

de la F.E.D à ...

GAZZA

Parler

Aline - Mariali de Diéguez

<http://aline.dedieguez.pagesperso-orange.fr>

Ed - XURUCSETRA - N° 23

Première partie

A) Il était une fois la mondialisation ...

B) Origine et préhistoire du culte du Veau d'Or

C) La main invisible du marché

D) Le rôle d'une éminence grise : le Colonel House

Deuxième partie

E) L'agonie du Dieu-dollar

F) Usure, axe central de l'histoire d'Occident

A) Il était une fois la mondialisation ...

" Quelque chose doit remplacer les gouvernements, et le pouvoir privé me semble l'entité adéquate pour le faire. " David Rockefeller, 1999

"Les quelques banques qui, grâce au processus de concentration, restent à la tête de toute l'économie capitaliste, ont naturellement une tendance de plus en plus marquée à des accords de monopole, à un trust de banques. En Amérique, ce ne sont plus neuf, mais deux très grandes banques, celles des milliardaires Rockefeller et Morgan, qui règnent sur un capital de 11 milliards de marks. "
(Lénine, L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme, 1916)

- Il l'avait rêvée

L'apôtre Luc raconte qu'après un jeûne de quarante jours dans un désert, Jésus, victime d'hallucinations, voit un " Démon " surgir devant lui et lui faire trois propositions, appelées " tentations ". Après quarante jours, la faim tenaille les entrailles du jeûneur. La première tentation du " Démon " s'adresse donc à son estomac : il lui propose de jouir du pouvoir de transformer les pierres qui l'environnent en pains. Cette proposition n'avait pas de quoi séduire particulièrement le prophète puisque les Ecritures rapportent que, sans l'aide de quelque " démon " que ce soit, Jésus a été capable de transformer de l'eau en vin à Cana et de multiplier pains et poissons afin de rassasier une foule immense. Des paniers de croûtons non consommés avaient même été récoltés.

Le second fantôme du prophète est celui de se métamorphoser en une sorte de superman volant : il rêve de se jeter dans le vide et de voir les anges protéger sa chute en jouant le rôle de parachutes amortisseurs. Icare en avait rêvé lui aussi, mais il avait oublié la corde de rappel qui lui aurait évité de s'écraser au sol. Là encore, les évangélistes rapportent que le prophète a été capable de marcher sur les eaux sans couler, alors voler, est-ce un exploit tellement supérieur ? Dans la troisième " tentation " décrite par l'évangéliste, le " Démon " transporte le prophète au sommet d'une montagne si haute que de son sommet ils jouissent tous deux d'une vue d'ensemble sur " tous les royaumes du monde ". " Je te donnerai, à toi, tout ce pouvoir, et la gloire de ces royaumes.(...) Toi donc, si tu te prosternes devant moi, elle [la gloire] sera à toi. " (Luc, 4,1-13)

Cette fois, le récit devient politiquement plus intéressant : le fantôme de devenir le maître tout-puissant du monde a été métaphorisé par l'évangéliste sous la forme d'un " Démon " qui promet au jeûneur le pouvoir politique et l'ivresse d'une domination mondiale, sans oublier de lui faire miroiter la tentation de l'opulence et de la renommée liées à l'exercice de la puissance.



C'est donc à partir d'une vision d'alpiniste cosmique que s'est exprimé le premier rêve de mondialisation du pouvoir politique.

Duccio di Buoninsegna. Maestà. Tentation du Christ sur la montagne. c. 1308-1311. Frick Collection, New York, USA.

- **Ils l'ont réalisé...** Mais les ruses du Démon sont infinies et les méandres de son action mystérieux. Deux mille ans plus tard, c'est au sommet d'une tout autre montagne que le Démon aurait transporté le prophète, la montagne de papier monnaie édiflée depuis près d'un siècle par les vrais dirigeants du Picrocholand mondial dont la lourde poigne s'appelle très benoîtement **mondialisation**. Il faut savoir que les dirigeants réels de l'empire mondialisé avancent en tapinois. Ils fuient la lumière, n'occupent ni le devant de la scène politique ni les lucarnes de la télévision et n'apparaissent que rarement dans la presse écrite. Tapis dans l'ombre des temples de la finance, ils tissent - une

maille à l'envers, une maille à l'endroit - la toile d'araignée de leur pouvoir et de leur emprise sur le monde. Ces fils invisibles aux yeux du profane ligotent aussi sûrement et fermement les hommes politiques que les mille cordelettes par lesquelles les Lilliputiens de Swift immobilisèrent le géant Gulliver.

Du haut de la montagne de la finance internationale, le prophète verrait lanébuleuse financière, politique, et militaire étendre ses ramifications au-delà des frontières de l'empire picrocholien. Telle une gigantesque mygale, elle sécrète des interconnexions serrées qui toutes convergent vers la pyramide tronquée du Roi-dollar. C'est au sommet de cette pyramide-là que le démon transporterait aujourd'hui le prophète afin qu'il jouisse du somptueux spectacle formé par le réseau des organes et des rouages multiformes du nouveau pouvoir mondialisé.

(Ce croquis a été créé par l'excellent site <http://www.syti.net/Organisations.html>)

En contemplant la toile d'araignée, ô combien éclairante et terrifiante à la fois, tissée au fil des ans autour du globe, on mesure à quel point une phrase d'un ancien prix Nobel de la paix (1931) et ancien doyen de l'Université Columbia - Nicholas Murray Butler - éclaire avec lucidité la situation politique mondiale actuelle.

" **Le monde se divise en trois catégories de gens:**

- **un très petit nombre qui fait se produire les événements,**
- **un groupe un peu plus important qui veille à leur exécution et les regarde s'accomplir**
- **et enfin une vaste majorité qui ne sait jamais ce qui s'est produit en réalité."**

En effet, c'est au sein des fameuses " *citernes pensantes* ", les inénarrables et innombrables " *think tanks* " chargés d'analyser la géopolitique et l'économie mondiale dans le sens des intérêts de l'empire picrocholien US (Carnegie Endowment for International Peace, Council on Foreign Relations, Pilgrim Society) , que Nicolas Murray Butler avait pu observer la sédimentation et l'emprise sur le monde des institutions qui gravitent sur la seconde orbite et qui jouent le rôle de courroie de transmission entre les décideurs, ceux qui " **font se produire les événements** " et la masse ignorante qui les **subit** sans en comprendre ni le pourquoi, ni le comment .

Le premier cercle et la masse des fidèles

Et voilà comment débarquent dans la géopolitique les cercles de la **Divine comédie de Dante** . Ces cercles avaient inspiré Alexandre Soljenitsyne. Son ouvrage **Le premier cercle**, décrit la situation des damnés de l'empire soviétique, celui des prisons spéciales où le régime enfermait les prisonniers politiques, c'est-à-dire les éléments déviants par rapport à la ligne officielle du parti. Les " *asociaux* " que le pouvoir s'employait à rééduquer en attendrissant les chairs dans les goulags infernaux de Sibérie figuraient, dans la théorie soviétique , l'équivalent des masses qui, dans les sociétés capitalistes - ou libérales, si on préfère un mot plus présentable - subissent un sort qu'elles ne maîtrisent pas parce qu'elles ne comprennent pas " **ce qui s'est produit en réalité** ". Ainsi se trouve révélé que le premier cercle de l'enfer de la mondialisation aseptisée est celui de l'**ignorance** et de l'**impuissance**. Et c'est ainsi également que l'on glisse de la métaphore de la divine comédie à la dure réalité de la comédie humaine.

Le deuxième cercle et le haut clergé de la mondialisation

Dans le planétarium des institutions qui gravitent sur la deuxième orbite de la nébuleuse politico-économique patiemment édiflée afin de bétonner les dogmes de la nouvelle religion appelée **mondialisation**, nous trouvons toutes les institutions officielles financières et économiques ainsi que des groupes d'influence plus ou moins occultes - les trop fameux "think tanks" évoqués plus haut. Elles ont en commun qu'on y voit siéger les mêmes personnes interchangeables dans leurs organigrammes.



Sur cette orbite girent, entre autres, l'**OMC** (Organisation mondiale du commerce) , le **FMI** (Fonds monétaire international) - dont les exploits en Argentine ont conduit 50% des Argentins à la soupe populaire et que plusieurs pays d'Amérique latine viennent de décider de boycotter afin d'échapper au même sort - la **Banque mondiale** , l'**OMS**, l'**OTAN** et les **737 garnisons américaines** qui saupoudrent la planète tout entière . Leur existence et leur subsistance sont la conséquence directe de l'escroquerie d'une devise de réserve mondiale non gagée.

Afin d'échapper à l'emprise du FMI et de la Banque mondiale, le Venezuela conduit par son énergique président, Hugo Chavez, ainsi que cinq autres pays de l'Amérique latine (Équateur,

Bolivie, Argentine, Brésil, Paraguay) essaient en ce moment de mettre sur pied le grand projet de la **Banque du Sud**. C'est une des raisons qui expliquent pourquoi le gouvernement légitime du Venezuela a été la victime de deux tentatives de golpe - ou coups d'Etat - fomentés par la CIA et soutenus par les grandes entreprises espagnoles largement implantées dans le pays, ainsi que par le premier ministre de l'époque, José Maria Aznar, complice dévoué de Washington.

→ Reporters sans frontière

Et voilà pourquoi votre fille n'est pas muette et que les médias US ainsi que les principaux organes de presse européens conduits par l'organisation "**Reporters sans frontière**" fondée en 1985 par son secrétaire général actuel, le Français Robert Ménard et dont le financement assuré par de puissants groupes financiers américains (voir note) , influe évidemment sur ses prises de position . Ils fustigent sans retenue et avec une constance égale à leur silence sur les centres de torture américains, un Président qualifié de " populiste ". N'a-t-il pas eu l'audace insigne de nationaliser les richesses en hydrocarbures de son pays , de sevrer la glotonnerie des compagnies pétrolières , d'affecter les bénéfices de l'exploitation de ses richesses naturelles au développement de son pays , de sortir du FMI et de la Banque monde et même de racheter une partie de la dette extérieure de l'Argentine afin d'aider ce pays à ne pas sombrer dans la banqueroute? Ce sont là des péchés impardonnables aux yeux des tenants du catéchisme de la mondialisation libérale et de ses porte-parole. Haro sur Chavez.

Note - Des associations de journalistes " critiquent le financement de RSF par certains fonds américains, des groupes de presse, l'**Open Society Institute de Georges Soros** ou encore le **Center for Free Cuba**, dont le directeur **Franck Calzon** fut le premier président de la **Fondation National Cubano-Américaine (FNCA)**, et l'un des dirigeants dans les années 70 du **groupe Abdala**, lié au **Front de Libération Nationale de Cuba**, responsable d'attentats terroristes dans plusieurs pays, dont la France, le Portugal et le Canada. Cependant, les États-Unis reculent dans le classement annuel. Aussi, RSF reçoit-il des subventions des marchands d'armes **Dassault** et **Lagardère** (indirectement par les organes de presse qu'ils contrôlent). Et des révélations récentes (mai 2005) ont montré que RSF était aussi financé par le **Département d'État des États-Unis** par l'entremise du **National Endowment for Democracy**, association qui finance quasi totalement le **Center for Free Cuba**. " (source, Wikipedia)

→ La CIA

Dans ce deuxième cercle du haut clergé de la mondialisation, des institutions propres à l'empire picrocholien - la **CIA** ou le **FBI** - occupent une place de choix. Leur omniprésence, notamment en Europe, leur permet d'imposer sans contre partie une domination secrète sur de très nombreux Etats. C'est ainsi, qu'elles se permettent, en toute impunité, de créer des prisons secrètes dans des Etats-vassaux ou dirigés par des gouvernements vénaux, faciles à corrompre : au Maghreb, au Moyen Orient ou dans les nouvelles Républiques ex-soviétiques d'Asie centrale. Bien qu'ils le nient, il est avéré que deux Etats européens - la Pologne et la Roumanie - ont passé sans transition de l'état de satellite de Moscou à celui de satellite de Washington. Il semble cependant que la Pologne soit en train de se ressaisir quelque peu. Il est prouvé que ces deux pays ont hébergé durant un certain temps des centres de tortures secrets de la CIA.

Il est également abondamment prouvé que les agents secrets de la CIA se donnent le droit d'interpeller clandestinement des suspects sur la planète entière, sans le moindre mandat légal et de les transporter secrètement dans leurs prisons cachées afin de les soumettre à la torture. Des avions de la CIA ont effectué, entre le 11 septembre 2001 et le début de 2006 plus de mille vols secrets avec escales dans des aéroports de quatorze Etats européens, et pas des plus politiquement insignifiants, puisqu'il s'agit notamment de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie, de la Suède, de la Belgique et naturellement de la Pologne et de la Roumanie. Ces vols au-dessus des territoires de ces Etats ont été effectués à l'insu non seulement des citoyens, mais très souvent à l'insu des gouvernements de ces Etats, tous placés sous la férule de l'OTAN. Cette situation rappelle la fameuse "**souveraineté limitée**" des "**pays frères**" des républiques socialistes au temps de l'Union soviétique triomphante.

→ Le système d'espionnage Echelon

La mondialisation, c'est aussi un système de télésurveillance planétaire qui a pour nom de code : **Echelon**. Il regroupe, en principe, cinq pays: les États-Unis, le Canada, la Grande-Bretagne, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, avec des relais dans des pays-amis - le Japon et l'Allemagne. Placé sous le contrôle de la NASA, grâce à sa principale station de réception située Menwith Hill, en Angleterre, il capte, les faisceaux des satellites-espions Intelsat pendant que des sous-marins espions interceptent les messages qui transitent sur des câbles. Rien n'échappe à ses grandes oreilles : téléphone, fax et courrier électronique dans le monde entier peuvent être interceptés et communiqués au gouvernement américain.

Mais le mieux est parfois l'ennemi du bien. Ainsi, après avoir transité dans les tuyaux de l'usine à gaz du système Echelon, les conclusions des merveilles de la technologie de l'espionnage universel ont permis, en juin 2002, à Donald Rumsfeld, alors Secrétaire d'Etat chargé de la Défense dans le premier gouvernement de G. W. Bush, de prononcer ces paroles ailées : "**Ce que je peux vous dire, c'est que rien n'est connu. Il y a des choses qui sont connues comme étant connues. Et il y a celles qui sont connues comme étant inconnues. C'est-à-dire qu'elles sont, à l'heure actuelle, connues comme n'étant pas connues. Mais il y a aussi tout l'inconnu inconnu. Ce sont les choses dont il n'est pas connu qu'elles sont inconnues. Donc, nous faisons de notre mieux pour rassembler toutes ces informations et nous disons ensuite : bon voilà, en principe, c'est ainsi que nous voyons la situation...**"

Quid du chemin qui permettrait de passer **de l'inconnu inconnu** au **connu inconnu**, puis au **connu** ? Le moins qu'on puisse dire, c'est que le "rassemblement" des "informations" a laissé à désirer en Irak ...

→ L'ONU



Je n'oublie pas le lieu le plus sensible, le sanctuaire décisif qui "**veille à l'exécution**" des projets des maîtres du monde - j'ai nommé l'ONU. "**Le machin qu'on appelle l'ONU et qui ne sert qu'à la politique US**" disait le Général de Gaulle à Nantes, le 10 septembre 1960 dans un discours à propos du Congo Léopoldville. L'empire étant le principal payeur du "**machin**", en vertu de l'adage qui dit que "**celui qui paye, commande**", il a largement profité de cette enceinte pour imposer durant un demi siècle des décisions conformes à ses seuls intérêts. Pour cela, il a usé de tous les moyens de pressions imaginables sur les nombreux micro-Etats directement financés par le budget de Washington ou sur ses vassaux directs et indirects afin de faire voter les résolutions qui lui convenaient et de bloquer celles qui lui déplaisaient.

Voir Ils ont crucifié Marianne en Palestine et les 39 résolutions de l'ONU qui stigmatisent des comportements violents, illégaux et même sauvages, des violations patentes du droit et des conventions internationales par l'Etat d'Israël, mais qui furent bloquées par un veto des USA et de quelques acolytes. Les

semaines qui précédèrent le déclenchement de la guerre d'Irak offrirent quelques séances mémorables dans cette illustre enceinte. Souvenons-nous de ce 4 février 2003 où son Secrétaire d'Etat de l'époque, Colin Powell, le geste lent et la mine componctieuse du détenteur d'un lourd secret, avait sorti de la poche de son veston une petite fiole qu'il brandissait d'un geste auguste à la tribune du Conseil de Sécurité au grand complet.

Il disait qu'il avait la preuve qu'un ennemi moustachu et féroce avait stocké de pleins tonneaux du poison mortel dont il avait apporté un échantillon et qu'il présentait bien haut afin que le monde entier fût convaincu du danger imminent qui menaçait la planète. "**Pourvu qu'elle soit bien bouchée**" a dû en penser plus d'un qui s'est peut-être imaginé que la fiole et son étiquette vénéneuse avec sa tête de mort, contenait vraiment le poison dont il prononçait le nom avec des trémolos dans la voix. Deux ans plus tard le même homme, couvert de honte et bourrelé de remords a piteusement



reconnu que son exposé devant le Conseil de sécurité n'avait d'autre but que de crédibiliser les accusations que l'administration de son pays savait mensongères, mais qu'elle s'acharnait à marteler, afin de justifier sa décision d'envahir et de piller les ressources en hydrocarbures de la Mésopotamie. "

Un mensonge répété dix fois reste un mensonge; répété dix mille fois il devient une vérité" disait déjà **Adolf Hitler** dans *Mein Kampf*. Un des acolytes et principal allié de G.W. Bush-Picrochole, un dénommé Anthony Blair, ancien Premier Ministre du Royaume d'Angleterre, avait ajouté une louche de mensonges destinés à terroriser sa propre population réticente à lui emboîter le pas dans son messianisme guerrier. Il n'avait pas hésité à affirmer que l'horloge de la survie de l'humanité marquait minuit - 45 minutes avant sa destruction. Comme disait **Joseph Goebbels**, ministre de la

propagande du Chancelier d'Allemagne cité plus haut et qui en connaissait un rayon en matière de propagande, "**plus le mensonge est gros, mieux il passe**".

Mais les scénarii les mieux préparés ont parfois des ratés. L'intervention du Ministre des Affaires étrangères d'une France qui, à cette heure cruciale, sauva l'honneur des démocraties - Dominique de Villepin - préserva l'ONU du déshonneur de voter une résolution autorisant l'invasion d'un pays qui ne menaçait en rien la sécurité internationale. Les armées de Picrochole et de ses clients durent encourir la honte de piétiner la légalité internationale pour se mettre en branle en direction des plaines situées entre le Tigre et l'Euphrate qu'elles ravagent depuis cinq ans.

C'est au moyen de ce genre de mises en scène que les serviteurs des maîtres de la mondialisation " **font se produire les événements**".

D'ailleurs, les serviteurs de l'empire sont parfaitement lucides et ont cyniquement théorisé leur duplicité . Un des porte-parole de notre Picrochole- Bush- junior a ironisé sur le peuple naïf - celui du troisième cercle évoqué ci-dessus - qui croit que les solutions émergent d'une " **étude pertinente de la réalité perceptible** ". " **Nous sommes maintenant un empire**, a-t-il ajouté , **et quand nous agissons, nous créons notre propre réalité** ". Pendant que le monde étudie " **la réalité que nous créons, nous agissons encore**, ajoute-t-il, **créant d'autres nouvelles réalités**. " (Karen Hughes, ancien directeur de la communication de G.W.Bush).

→ Les institutions européennes

Pour compléter l'énumération des grandes organisations qui girent sur l'orbite des exécutants de la mondialisation, il est légitime d'ajouter les institutions européennes à la liste des fervents soutiens de la religion mondialiste et de l'empire financier international . Leur zèle et leur ardeur de néophyte multiplient lois et règlements afin de soumettre au marché mondial et aux entreprises multinationales de plus en plus de secteurs de l'activité humaine. Tous les domaines sont visés : de la banque et de l'industrie à l'agriculture et aux services, en passant par la culture, l'audiovisuel, l'enseignement et la recherche . Ces derniers secteurs résistent encore quelque peu - mais pour combien de temps ?



Un exemple récent vient encore de mettre en lumière la vassalité de la Commission et du Parlement à l'égard des maîtres du monde. Les institutions européennes représentent près de 550 millions de citoyens et pourtant, dans un bel élan de soumission et de démission, leurs dirigeants ont signé le 3 août 2007 un " **accord** " léonin dit " **de transfert des données personnelles des passagers aériens avec les USA** ". Peut-on appeler " **accord** " un document qui donne sans contrepartie tous les droits à la partie américaine d'appliquer leur législation intérieure aux voyageurs européens, d'en modifier unilatéralement les clauses, d'établir des fichiers sans en avertir les victimes, ni même les instances européennes, d'en décider la durée de conservation et les conditions d'utilisation ? Faut-il s'étonner que les peuples, peut-être un peu moins stupides et apathiques que ne le croient, ou ne l'espèrent, leurs dirigeants, soient dégoûtés de tant de lâcheté et se détournent de cette Europe-là?

Le troisième cercle : le saint du saint (petit préambule)

Au sommet de la montagne brille le joyau de la couronne - le dollar et la puissance financière mondiale qu'il a permis de créer. Ses concepteurs et ses servants représentent une toute petite poignée d'individus dont le pouvoir n'a d'égale que leur discrétion. " **Quelque chose doit remplacer les gouvernements, et le pouvoir privé me semble l'entité adéquate pour le faire** " a révélé un des grands pontifes de la nouvelle religion, David Rockefeller (*Newsweek International* du 1er février 1999.)

Le culte du Veau d'Or et la Mondialisation

" Il y a deux histoires: l'histoire officielle, menteuse, et l'histoire secrète, où sont les véritables causes des événements." Honoré de Balzac

La religion du Veau d'Or - que l'on appelle aujourd'hui **Globalisation** ou Mondialisation - est vieille comme le monde , même si les formes de son pouvoir et ses manifestations ont varié au cours des siècles avec les conditions politiques et surtout avec les moyens techniques de son exercice.



B) Origine et préhistoire du culte du Veau d'Or

" *Fais-nous un dieu qui marche devant nous ...* " ▲

Lorsque, *dixit* le mythe biblique, Moïse revint parmi les siens après avoir passé quarante jours et quarante nuits suspendu à un rocher, sans boire ni manger, à écouter son dieu dicter, puis inscrire sur des morceaux de rocher, les commandements destinés à régir le plus harmonieusement possible la vie de la tribu dont il était le guide, il eut la désagréable surprise de débarquer au milieu d'une fête.

On célébrait dans la plaine le nouveau dieu que des nomades fugitifs d'Egypte, lassés d'attendre le retour de leur chef, avaient fabriqué de leurs mains. Ils avaient en effet sacrifié leurs bijoux, et notamment les anneaux d'or, symboles de l'écoute du divin, que tous, hommes, femmes, enfants portaient aux oreilles, et ils les avaient fait fondre.

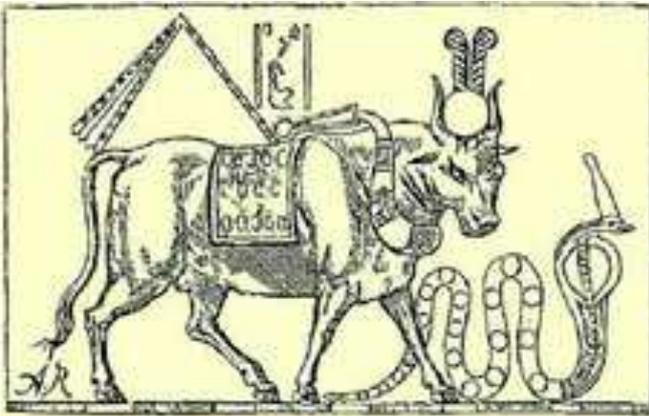


Aaron, leur chef en second, avait pris les choses en main en l'absence de Moïse et avait réussi le tour de force particulièrement remarquable au vu des conditions matérielles dans lesquelles se déroulait la scène, de construire un moule en forme de bœuf et d'y verser l'or fondu. La figurine qui en est sortie était de taille modeste, mais brillait de mille feux.

"Aaron leur dit: *Otez les anneaux d'or qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les-moi. Et tous ôtèrent les anneaux d'or qui étaient à leurs oreilles, et ils les apportèrent à Aaron. Il les reçut de leurs mains, jeta l'or dans un moule, et fit un veau en métal fondu.*" (Exode 32)

La parabole a donné lieu à des interprétations d'autant plus diverses qu'elle a été rédigée vers le VI-ème siècle avant notre ère, alors qu'elle relate des événements censés s'être produits un millénaire auparavant. La solitude est lourde à tous les hommes et plus encore à un groupe de fuyards perdus dans un désert et orphelins de leur guide. Apeurés, ils en appellent à un protecteur bien visible. " *Fais-nous un dieu qui marche devant nous...* " auraient dit les fugitifs à leur nouveau guide !

La petite troupe s'est donc spontanément tournée vers le dieu qu'elle venait de quitter, le dieu solaire égyptien, le grand taureau fécondateur Apis, coiffé du disque d'or qui rayonne entre ses cornes.



Mais un millénaire plus tard, lorsque les lévites inventèrent un nouveau dieu et rédigèrent les textes fondateurs de leur nouvelle religion, leur intention n'était évidemment ni de magnifier un dieu rival, ni de s'interroger sur les états d'âme des fuyards d'Egypte. Le monothéisme hébreu naissant s'est établi en dévalorisant les symboles des dieux étrangers - notamment des dieux égyptiens - et cela d'autant plus féroce qu'il voulait faire oublier à quel point il s'en était

inspiré. La nouvelle religion n'avait rien d'universel, puisqu'elle ne s'adressait qu'au petit groupe ethnique des Hébreux, le fameux "*peuple élu*". Apis, réincarnation d'Osiris et d'Isis, symbole du soleil, de la lune et de la terre nourricière, donc de la vie rayonnante, de la lumière et de la fécondité, devint sous leur stylet vengeur un dérisoire et

méprisable "*veau*". Avec le temps, son sens lumineux et universel s'effaça et il se métamorphosa en signe de l'idolâtrie et de la barbarie cupide dans laquelle serait retombé le groupuscule qu'un dieu, aujourd'hui appelé Jahvé, était censé s'être choisi. C'est ainsi que, par extension " l'adoration du veau d'or " devint la manifestation de la stupidité de bédouins crédules, idolâtres et avides de biens matériels.

L'Adoration du Veau d'or, par Nicolas Poussin.



Sur le plan symbolique, le Veau d'or est donc associé pour l'éternité à la soif de pouvoir, à la jouissance immédiate de biens matériels, à l'opulence et à la puissance de l'argent. Il est la manifestation de la vénération pour l'or, c'est-à-dire pour une

richesse qui pervertit les âmes et les cœurs.

Il symbolise également la tentation toujours présente et toujours renouvelée d'élever l'or et l'argent au rang de divinité - mais de divinité maléfique. C'est dans cet esprit que, dans son opéra *Faust*, Gounod fait chanter à son Méphistophélès :

MEPHISTOPHÉLÈS : "Le veau d'or est toujours debout;
On encense Sa puissance
D'un bout du monde à l'autre bout!
Pour fêter l'infâme idole,
Rois et peuples confondus,
Au bruit sombre des écus
Dansent une ronde folle Autour de son piédestal!
Et Satan conduit le bal!



TOUS: Et Satan conduit le bal!

MEPHISTOPHÉLÈS: Le veau d'or est vainqueur des dieux;
Dans sa gloire Dérisoire
Le monstre abjecte insulte aux cieux!
Il contemple, ô rage étrange!
A ses pieds le genre humain
Se ruant, le fer en main,
Dans le sang et dans la fange
Où brille l'ardent métal!
Et Satan conduit le bal!

TOUS : Et Satan conduit le bal! "

Le Bouddha de Bangkok ▲

Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Dans de nombreuses civilisations, des Incas aux Egyptiens en passant par

l'Orient et les 5,5 tonnes d'or massif de la grande statue de plus de 3 m de haut du grand Bouddha de Bangkok, l'or a uniquement symbolisé la gloire et la puissance des dieux .

Le temple du roi Salomon ▲

Un des rois mythiques de la bible hébraïque, Salomon, est également censé l'avoir utilisé dans cet esprit-là. Il est supposé avoir fait venir l'or du lointain royaume d'Ophir appartenant à la reine de Saba - probablement l'Ethiopie actuelle - et en aurait abondamment usé dans la décoration du temple qu'il est supposé avoir érigé en l'honneur de son dieu et conformément aux instructions qui auraient été communiquées surnaturellement à ses prêtres par le dieu lui-

même.

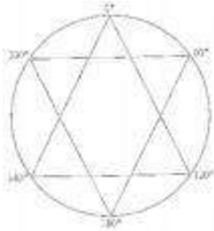
Le temple de Salomon

Jahvé n'étant pas insensible à la beauté et à l'éclat de ce métal, le Salomon légendaire n'aurait pas lésiné sur les fastueuses décorations en or de la maison de son dieu. Le premier temple qui aurait été achevé vers le Xème siècle avant notre ère et détruit par les Babyloniens en -586 était, dit le texte rédigé par les lévites, presque entièrement recouvert de feuilles d'or. "*Le Saint des Saints fut revêtu d'or fin. Il [Salomon] fit un autel de cèdre et le revêtit d'or. (...) Tout le temple il le revêtit d'or, absolument tout le temple. Dans le Débir il fit deux chérubins en bois d'élégne (...). Il revêtit d'or les chérubins. (...) . Il couvrit d'or le plancher du temple à l'intérieur et à l'extérieur. "* (Rois 1, chap.6)



L'arche du temple de Salomon

Mais ce roi, dont les écrits bibliques louent autant la sagesse que la richesse et l'abondance de son harem, aurait rompu avec la tradition qui consistait à n'utiliser l'or que pour le service des dieux. Il fut un grand jouisseur et un adorateur des richesses ostentatoires. Le *Midrach* apprend que son trône ruisselait d'or et de pierres et qu'il rivalisait de somptuosité avec le Temple.



Le sceau du roi Salomon

Dans la description mythologique qui en est faite, l'or est partout et les bijoux les plus précieux font de ce trône une sorte d'autel à la gloire du roi. Salomon, en potentat oriental, sorte de Gatsby le magnifique des temps bibliques, aurait été en même temps prêtre de son dieu et prêtre du veau d'or, le second confortant le premier. Le faste et les richesses visibles exercent d'ailleurs un pouvoir fascinateur sur la grande majorité des esprits :

" Le roi Salomon fit deux cents grands boucliers d'or battu, pour chacun desquels il employa six cents sicles d'or battu, et trois cents autres boucliers d'or battu, pour chacun desquels il employa trois cents sicles d'or; et le roi les mit dans la maison de la forêt du Liban. Le roi fit un grand trône d'ivoire, et le couvrit d'or pur. Ce trône avait six degrés, et un marchepied d'or attaché au trône; il y avait des bras de chaque côté du siège; deux lions étaient près des bras, et douze lions sur les six degrés de part et d'autre. Il ne s'est rien fait de pareil pour aucun royaume. Toutes les coupes du roi Salomon étaient d'or, et toute la vaisselle de la maison de la forêt du Liban était d'or pur. Rien n'était d'argent: on n'en faisait aucun cas du temps de Salomon. "

Rome ▲

L'Eglise catholique officiellement " épouse " mystique d'un Christ prêchant la pauvreté et l'humilité, mais en réalité



héritière et continuatrice des Césars romains, se livra, elle aussi, tantôt ouvertement, tantôt en tapinois au fameux culte du Veau d'Or. Durant de nombreux siècles, la croix et les pièces d'or, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, Jésus et le Veau d'or firent bon ménage dans tout l'Occident chrétien. Lorsqu'en 1260, Thomas d'Aquin rendit visite au pape Innocent IV, celui-ci voulut l'éblouir et lui présenta toutes les richesses de la papauté. Après avoir admiré ces trésors, Innocent déclara:

" Voyez-vous, mon brave Thomas, je ne peux pas dire comme le premier pape [l'apôtre Pierre] : "Je n'ai ni argent, ni or."

Thomas d'Aquin acquiesça et ajouta: - *Et vous ne pouvez pas dire non plus: "Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche!"* La condamnation des fabuleuses richesses d'une papauté dévergondée, jouisseuse et avide de plaisirs, d'évêques et de cardinaux ignorants et arrogants, vivant dans une pompe ostentatoire, figure en bonne place parmi les griefs des Réformateurs allemands. Luther et tous les protestants allemands s'élevaient d'abord contre

le luxe des dignitaires de l'Eglise et dénonçaient violemment le commerce des indulgences, véritable pompe à finances du Vatican.

La pratique des indulgences, abandonnée depuis le concile Vatican II (1962-1965) a été remise sporadiquement à l'honneur par le pape Jean-Paul II, notamment lors du jubilé de l'an 2000. Mais le pape Benoît XVI semble manifester davantage de goût pour cette pratique qui allie si heureusement les dévotions et les rentrées d'argent. Il y recourt pour la troisième fois depuis le début de son pontificat. Il vient, en effet, de se porter garant de la " certitude du pardon de Dieu " pour leurs péchés accordée à tous les pèlerins qui se rendront à Lourdes entre le 8 décembre 2007 et le 8 décembre 2008 à minuit et qui effectueront "avec dévotion" la visite des lieux du sanctuaire marial, dans l'ordre prescrit par les autorités religieuses, l'Eglise n'osant plus monnayer directement " l'indulgence plénière ". La procédure par laquelle Benoît XVI a obtenu l'accord et les garanties de " Dieu " est demeurée secrète.

Le 9 décembre 2008 au matin, les péchés seront ineffaçables et les pécheurs seront justiciables de l'enfer ou au mieux du Purgatoire. Amen.

2 - Le Veau d'or des temps modernes ▲

D'un dieu à l'autre... ▲ *"La politique, c'est l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde",* disait Paul Valéry.

Le dieu visible de l'ancienne religion du Veau d'Or, celui " qui marche devant nous " au grand soleil du jour, symbole d'un pouvoir hiérarchique pyramidal, est mort. Mais, c'est bien connu, un dieu ne meurt jamais tout à fait. A côté de l'évolutionnisme biologique, un darwinisme théologique régit la succession des théologies dans les cerveaux. C'est pourquoi un dieu moribond se réincarne ou glisse doucement en tout ou en partie dans le corps de son successeur.

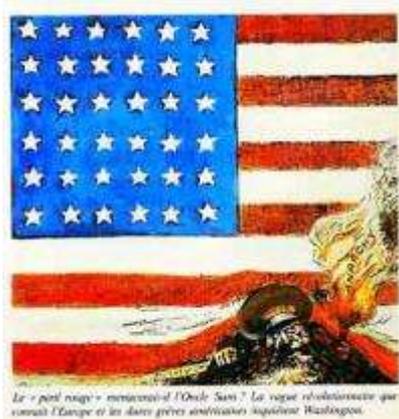
Et l'empire américain vint, qui prit le globe terrestre dans ses serres...

Contrairement au faste de Salomon ou des rois de Babylone, les nouveaux prêtres de la religion du Veau d'or n'affichent ni leurs richesses, ni leurs personnes sur le devant de la scène. Leur coquetterie principale est précisément d'être invisibles. Derrière de hautes palissades d'abstractions, de chiffres et de graphiques, les seigneurs du grand capital se protègent des hommes en chair et en os. Leurs sujets ignorent souvent jusqu'au nom des maîtres qui tiennent leurs destinées entre leurs mains. *"Le monde est gouverné par de tout autres personnages que ne se l'imaginent ceux dont l'œil ne plonge pas dans les coulisses"* disait déjà Disraëli (1804-1881), dans *Coningsby*.

La prise du pouvoir par les financiers internationaux et les grands banquiers anglo-saxons s'est opérée en tapinois, tout au long du XIXe siècle. Elle a pris corps avec l'expansion de l'empire colonial britannique qui, à son apogée, a commandé un quart de la planète. A l'aube du XXe siècle, les colonies anglaises d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et d'Amérique composaient encore *"l'empire sur lequel le soleil ne se couche jamais"*. Je reviendrai ultérieurement sur le rôle des banquiers anglais dans la mise sur orbite du nouveau dieu au XIX-ème siècle.

La guerre des dieux ▲

Mais le Veau d'or financier naissant eut fort à faire pendant la cinquante d'années durant laquelle il fut en butte à la concurrence d'un puissant dieu rival, infiniment plus séducteur que lui, puisqu'il promettait rien moins que le paradis sur la terre. L'idéologie communiste représentait un contre-pouvoir idéologique puissant à la poussée du libéralisme. Durant un demi siècle, elle a coupé l'appétit aux représentants du capital, freiné leurs ardeurs et limé les dents des loups cerviers dont parlait déjà Balzac dans *La Comédie humaine*.



Voraces et patients, les financiers attendaient leur heure. Après quelques dizaines d'années, le messianisme du prolétariat mondial s'est flétri feuille par feuille et a fini par sombrer dans le marécage d'un marasme économique et social. Il acheva de pourrir définitivement dans les camps de concentration, ces dépotoirs du paradis marxiste dans lesquels furent envoyés les hérétiques de la nouvelle religion. L'effondrement définitif de ce messianisme en 1989 fut si spectaculaire et si sonore qu'il provoqua une onde de choc dont la sismicité pulvérisa le mur qui le symbolisait. Mais l'espérance est un chiendent tenace et elle n'a pas été étouffée sous les gravats du mur. Depuis une vingtaine d'années, enfin décomplexé et libre de toute entrave éthique, le nouveau dieu de l'adoration du Veau d'Or économique-financier, débarrassé du rival qui lui donnait mauvaise conscience, a pu se déployer dans toute sa puissance.

Petit résumé des trois épreuves surmontées par le nouveau dieu ▲

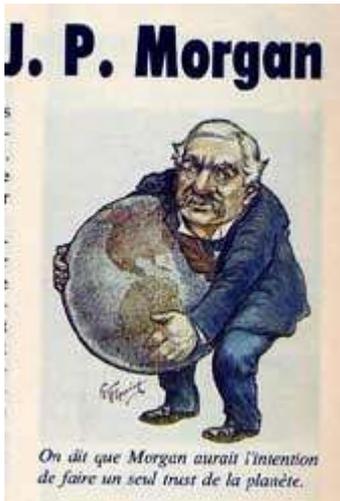
Mais le nouveau dieu a dû successivement triompher de trois épreuves initiatiques avant d'accéder au statut d'unique divinité mondiale qui est le sien aujourd'hui. Il s'agissait d'abord de d'imposer la puissance de ses muscles et donc de montrer sa force militaire. Après une première mise en jambes à la fin de la première guerre mondiale - puisque les USA n'entrèrent dans la mêlée qu'en 1917, soit trois ans après le début des hostilités - la seconde guerre mondiale offrit à l'arsenal militaire américain un champ de démonstration si déterminant qu'il fit à l'empire en expansion le cadeau d'une victoire par KO sur toutes les autres puissances militaires de la planète.



Ensuite, il a fallu à la nouvelle divinité consolider son prestige en étalant bijoux et trésors sous la forme d'un gigantesque tapis de billets de banque. Un flot ininterrompu d'argent sorti de rien a alors émerveillé, puis fasciné toutes les nations de la terre. L'envoûtement fut tel que le reste du monde lui accorda, les yeux fermés, le statut enviable de Dieu unique, c'est-à-dire de seul référent universel.

Le monothéisme capitalistico-libéral anglo-saxon flottant sur un mer de dollars s'est alors lancé à la conquête de la planète et, dans un troisième mouvement, tel un tsunami irrésistible, il renversa les frontières qui s'opposaient à son expansion. La mondialisation était née. Comme le fait dire l'apôtre Jean au crucifié : *"Tout est accompli"* et le règne sans entraves de l'argent-roi a pu débouler sur la planète entière.

Le stade politico-militaire de l'expansion du nouveau dieu ▲



La première épreuve passée avec succès par le dieu naissant fut donc politique. C'est la victoire sur les armées du IIIe Reich et ses alliés de l'Axe qui donna aux USA le rang prestigieux de superpuissance que la planète entière lui a reconnu pendant toute la seconde moitié du XXe siècle. " Depuis Rome, il n'y a jamais eu une nation qui ait autant éclipsé les autres " proclamait *urbi et orbi* dans un grand cri de victoire Joseph S. Nye Jr., recteur de la *Kennedy School of Government* à l'université Harvard et secrétaire d'Etat à la défense sous M. William Clinton. Il exprimait, par ce cri du cœur, l'auto-jubilation dans laquelle barbotait la classe politique de l'empire auto-fascinée par sa propre idéologie et les miracles bien visibles qu'elle produisait chez ses grands prêtres. Dans la patrie du capitalisme florissant, c'est Noël tous les jours pour les protégés du dieu, puisque 1% des plus riches gagnent plus que le total des revenus des 40% les plus pauvres.

Le stade monétaire ▲

La seconde épreuve à laquelle le Veau d'Or fut confronté afin de passer du stade de nourrisson confiné dans les frontières du nouvel Etat en gestation au plein épanouissement de sa puissance, fut monétaire. La multiplication des dollars est un miracle qui soutient la comparaison avec le miracle de la multiplication des pains rapporté par l'apôtre Jean dans les *Evangeliles*.

: la Bourse s'effondre



Avant 1913, date de la naissance officielle de la machine à produire des dollars, les financiers qui s'étaient enrichis par des spéculations douteuses durant la guerre de Sécession - et qu'on appelle depuis lors les " barons voleurs " - étaient à plusieurs reprises sortis des coulisses où ils rongeaient leur frein. On les vit opérer de fructueux rezzous sur les marchés boursiers. Ainsi, au début du siècle, ils purent piller allègrement les imprudents qui avaient cru rivaliser avec eux et accumuler en toute impunité un considérable magot. Ils orchestrèrent, en effet, quelques paniques spectaculaires à la bourse de New-York en déclenchant, comme ce fut le cas en 1907, une ruée sur les actions de quelques grosses sociétés. Ils procédèrent ensuite à une vente massive de manière à créer la panique, puis rachetèrent ces mêmes actions à la baisse en se présentant en sages sauveurs du bien public.

1907: Le banquier John Pierpont Morgan "sauve" la bourse

Mais l'invention la plus géniale des nouveaux loups-cerviers est indiscutablement la poule aux œufs d'or que fut la création de la FED (le Système fédéral de réserve) durant la nuit du 23 décembre 1913. Depuis lors, les financiers anglo-saxons chantent Alléluia du matin au soir.

Voir : Voyage circummonétaire à la recherche du Roi Dollar et découverte de la caverne d'Ali-Baba ...2 ème escale

Un de leurs exploits particulièrement célèbre se situe en 1929 lorsqu'ils accompagnèrent et surent gérer en catimini à leur avantage la panique boursière et le joli crash auxquels ils prêtèrent la main en ruinant sans vergogne et une fois de plus les petits porteurs. De nouveau, le même petit gang de "barons voleurs" racheta en masse les titres dévalués et amoncela de colossales fortunes en faisant remonter les cours pendant que les malheureux ruinés se suicidaient en grand nombre.



Forts de la puissance militaire et économique de l'Etat qui les hébergeait, les banquiers anglo-saxons consolidèrent leur empire financier durant l'entre-deux guerres.

La deuxième guerre mondiale qui les vit prêter à un taux usuraire les sommes qui permirent aux belligérants des deux camps de mettre sur pied leur arsenal militaire, puis de s'entre-tuer pendant de longs mois, fut pour eux une période exceptionnellement faste. Prudents, ils exigeaient d'être payés en or. C'est ce pactole juteux qui leur permit, lors des accords de Bretton Woods en juillet 1944, d'imposer comme unique monnaie de réserve la monnaie-dette privée qu'ils avaient inventée en 1913.

Voir : Voyage circummonétaire à la recherche du Roi Dollar et découverte de la caverne d'Ali-Baba.....4ème escale

C'était déjà là un bel exploit ; mais la machine infernale à produire des dollars atteignit une perfection inespérée le 15 août 1971. Ce jour-là les banquiers touchèrent en effet le jack-pot et dépassèrent les rêves les plus fous des alchimistes lorsqu'ils réussirent - qui plus est à la faveur d'opérations militaires désastreuses au Vietnam, qui avaient outrageusement déséquilibré la balance commerciale des Etats-Unis et qu'ils surent exploiter à leur avantage - à transformer en or un papier imprimé non gagé et à créer à partir de rien une monnaie dite "flottante", c'est-à-dire dont la valeur oscillait au gré des aléas de leur propre politique.

Voir : Voyage circummonétaire à la recherche du Roi Dollar et découverte de la caverne d'Ali-Baba... 5ème escale

Ces décisions monétaires eurent pour les financiers anglo-saxons propriétaires de la FED, des conséquences en chaîne plus heureuses les unes que les autres durant trois décennies. Elles furent même momentanément hautement profitables à l'expansion impériale états-unienne, puisque le tour de passe-passe monétaire qui transformait une monnaie privée et nationale en monnaie de réserve internationale équivalente à l'or permettait à l'Etat émetteur, en quelque sorte en compte à demi avec les nouveaux " barons voleurs ", de faire financer par l'étranger son commerce, ses déficits budgétaires sans fond et surtout les guerres qu'il menait en vue de s'approprier les hydrocarbures dont il était assoiffé. De plus, il aurait été impossible à cet Etat de payer la construction et l'entretien de ses 737 bases militaires à l'étranger sans la complaisance intéressée de ses banquiers faux-monnayeurs.

La religion du Veau d'Or a été de tous temps adossée au triomphe des armes, que ce soit à l'époque mythique du roi Salomon, au temps de l'empire perse ou à celui de la puissance temporelle de la papauté triomphante, qui a culminé avec les vagues successives des croisades . L'alibi théologique des uns et les motivations mercantiles des autres avaient alors abouti à des guerres de pillage et à une occupation de la "Terre Sainte" durant un siècle. Il en fut de même de la domination de l'actuel Veau d'Or mondialisé adossé à la monnaie-dette fictive après la campagne victorieuse contre les armées de l'Axe. L'escroquerie avait été si astucieusement montée qu'elle a duré pratiquement sans accrocs de 1913 à 2007.

Voir : Voyage circummonétaire à la recherche du Roi Dollar et découverte de la caverne d'Ali-Baba... 7ème escale

La mort des frontières ▲

La troisième épreuve à laquelle le nouveau Veau d'Or impérial avait été confronté fut celle de renverser d'un coup d'épaule décidé les barrières douanières des Etats-nations. La fameuse main invisible du marché a d'abord mis à mal, puis abattu purement et simplement les frontières afin de permettre au système économique né outre-Atlantique de se répandre sur la planète entière avec l'avantage inestimable de disposer à gogo d'un flux ininterrompu de capitaux .

Voir Premiers pas sur les traces du Roi-Dollar

L'empire américain et le Veau d'Or financier mondialisé sont les deux faces d'une même médaille, l'empire étant le bras armé des financiers. Afin de se répandre hors de leurs frontières, ils utilisèrent d'abord les points d'ancrage que leur offrait la fameuse Alliance de l'Organisation de l'Atlantique Nord (OTAN) mise sur pied par le vainqueur après la victoire sur le Reich en 1945 pour fédérer ses vassaux directs, avant de faire quasiment main basse sur la planète entière après la chute du mur de Berlin en 1989. Mais, tout en affirmant le contraire et en se faisant les chantres d'un libéralisme débridé, l'empire et ses financiers conservaient soigneusement un nombre important de leurs propres privilèges et de leurs protections douanières. Ils étaient même parvenus à soumettre tous les autres Etats de la planète à leur législation commerciale interne. Aussi pouvaient-ils interdire la vente de tel ou tel matériel dès lors qu'un seul élément entrant dans sa composition était qualifié souverainement par leurs soins de "*matériel sensible*". C'est ainsi qu'ils purent affaiblir l'industrie des armements des Européens qui avaient imprudemment inclus dans leurs armements quelques éléments et boulons qui se sont trouvés, *a posteriori*, relever de cette législation. L'Espagne n'a pas pu vendre ses avions au Venezuela tandis que la France et l'Allemagne n'ont pas réussi à lever l'embargo des ventes d'armes que l'empire a imposé à la Chine.

Les ruses sémantiques du Veau d'Or ▲

Habile passe-muraille, le Veau d'or impérial s'est discrètement lové dans des vocables anodins et neutres. Le capitalisme international vilainement vilipendé par son rival messianique sentait le soufre et avait besoin de retrouver une nouvelle virginité. De nos jours, aussi confortablement installé dans le paysage économique et politique que dans les esprits de la quasi totalité des habitants de la planète, de la Chine à la Papouasie, de Mayotte à Los Angeles et de la Perse au Pérou, il a revêtu la tunique de lin blanc d'un alléchant Libéralisme, d'une innocente Globalisation et d'une benoîte Mondialisation . Devenu l'horizon idéologique indépassable de l'univers, il libère peu à peu ses poisons et se révèle une redoutable tunique de Nessus.

Je suis le Maître du Monde !



Mais un esprit aussi lucide que celui du Général de Gaulle n'a jamais été dupe du puissant système financier et politique qui s'était discrètement abrité dans les vocables bénins destinés à endormir la méfiance des ignorants. Il a flairé et démonté le piège . Puis il a crié que le roi est nu et révélé *urbi et orbi* que ce grand meccano était simplement un avatar de l'expansion de l'empire américain. Il avait parfaitement compris le mécanisme de ce pillage et ses fondements politiques : " *Le marché n'est pas au-dessus de la nation et de l'Etat. C'est la nation, c'est l'Etat qui doit surplomber le marché. Si le marché régnait en maître, ce sont les Américains qui régneraient en maîtres sur lui ; ce sont les multinationales, qui ne sont pas plus multinationales que l'OTAN. Tout ça n'est qu'un simple camouflage de l'hégémonie américaine. Si nous suivions le marché les yeux fermés, nous nous ferions coloniser par les Américains. Nous n'existerions plus, nous Européens.* "

D'ailleurs l'empire ne cache plus sa volonté hégémonique. Il la proclame même à haute et intelligible voix. Mais la vassalisation secrète un virus mortel pour la vérité et les libertés publiques. " *Seuls les plus petits secrets ont besoin d'être protégés. Les plus gros sont gardés par l'incrédulité publique* " écrivait Marshall McLuhan Auteur et chercheur canadien (1911-1980). La vénération craintive est l'un des symptômes les plus prégnants de cette pathologie. Elle entraîne une surdité et une mutité universelles dans les organes de presse, si bien que le Reste du Monde et notamment les Européens continuent de parler de Globalisation là où il a vassalisation et de Mondialisation là où il y a domination : " *Ni la Pax Britannica, ni la France napoléonienne, ni l'Espagne de Felipe II, ni l'empire de Charlemagne, ni l'empire romain ne peuvent se comparer à l'actuelle domination américaine. Jamais il n'a existé une telle disparité de pouvoir dans le système mondial.* " écrit en toutes lettres l'historien Paul Kennedy

Main-mise sur la planète ▲

Le Veau d'or appelé Mondialisation est donc l'expression de la main mise de l'empire américain et de l'armée de ses financiers et de ses multinationales sur la planète. Après avoir abattu les frontières des Etats-nations, le Veau d'Or a entrepris, avec une persévérance digne d'admiration et en usant de toutes les formes de pressions, de chantage et de menaces sur ses vassaux, ses clients ou ses débiteurs, d'affaiblir, de dissoudre et même de détruire totalement les principes sur lesquels se sont construites les nations . Il s'emploie à saper les fondements de toutes les institutions économiques et sociales qui se voient qualifiées de rétrogrades. Ses serviteurs appellent rupture et adaptation la destruction des protections sociales et du code du travail. Les institutions policières et militaires nationales n'échappent pas au grand bond en arrière et sont remplacées par des structures de gestion supra nationales et mondiales.

Voir : Il était une fois la mondialisation ... Vue d'ensemble sur la nouvelle religion planétaire

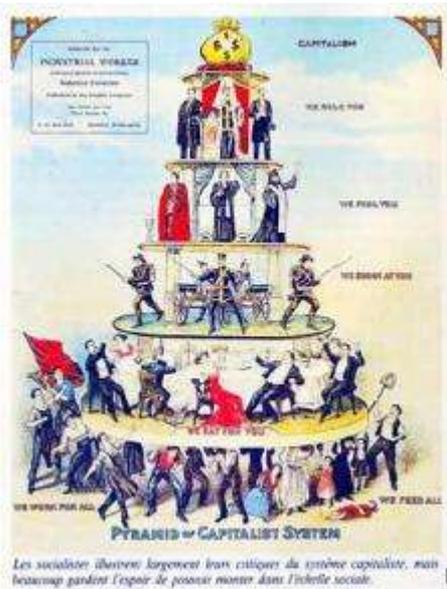
La rapidité foudroyante de l'expansion du nouveau Veau d'or a été favorisée par les progrès des communications terrestres ou aériennes ; mais elle a surtout profité de l'essor des télécommunications et du miracle des communications instantanées rendues possibles grâce à internet. La Mondialisation, ce sont, en effet, des transactions transfrontières de biens et de services, des flux croisés de marchandises et la diffusion accélérée et généralisée des nouvelles technologies. Mais c'est également une spéculation monétaire échevelée qui a métamorphosé le capitalisme économique en financiarisme anonyme sans foi ni loi.

Dans les coulisses de l'empire ▲



Derrière la façade de la puissance politique et militaire de l'empire, le Veau d'or Mondialisation exprime, en effet, les intérêts politiques et financiers d'un très petit nombre de groupes très puissants et très concentrés et d'organisations qui aujourd'hui conduisent et pilotent l'économie de la planète dans la direction qui leur rapporte les profits les plus faramineux. Comme l'écrivait déjà Walter Rathenau (1867-1922), dans le journal autrichien *Wiener Freie Presse* du 24 décembre 1912, " *Trois cents hommes, dont chacun connaît tous les autres, gouvernent les destinées du continent européen et choisissent leurs successeurs dans leur entourage.* " En changeant les mots " *continent européen* " par " *empire américain* ", la citation s'applique à la lettre à l'actuelle situation de la planète. C'est aux pieds de ce nouveau Veau d'Or que les fidèles, appelés tantôt travailleurs, tantôt consommateurs, sont priés de déposer leurs anneaux d'or et leurs bijoux, c'est-à-dire leur force de travail ; c'est en son honneur qu'ils obéissent aux nouveaux commandements de leur idole : travaillez, prenez de la peine... ou travaillez plus pour gagner plus... La fameuse réhabilitation de la " *valeur travail* ", comme le clame

un célèbre politicien de l'hexagone, prend tout son sens dans ce contexte.



Le poulailler de la Mondialisation ▲

Car le libéralisme mondialisé n'est que la variante d'une fable qui aurait pour titre : *La liberté du renard dans le poulailler*. Il y a près d'un siècle, Jaurès avait déjà décrit le sort des poules dans le poulailler du libéralisme :

" D'abord, et à la racine même [de la lutte des classes], il y a une constatation de fait, c'est que le système capitaliste, le système de la propriété privée des moyens de production, divise les hommes en deux catégories, divise les intérêts en deux vastes groupes, nécessairement et violemment opposés. Il y a, d'un côté eux qui détiennent les moyens de production et qui peuvent ainsi faire la loi aux autres, mais il y a de l'autre côté ceux qui, n'ayant, ne possédant que leur force de travail et ne pouvant l'utiliser que par les moyens de production détenus précisément par la classe capitaliste, sont à la discrétion de cette classe capitaliste. "

Le nouveau Veau d'Or est en effet une idole gourmande. Les salaires vertigineux des dirigeants des grandes entreprises côtoient une misère de plus en plus visible, y compris dans les sociétés industrialisées depuis plus d'un siècle. Le Veau d'or réclame des rendements de plus en plus élevés : 10% est jugé méprisable, l'idole exige 15% et même 20%. En conséquence, la survie des entreprises appelle des plans sociaux et des restructurations avec à la clé des licenciements et des délocalisations dans les pays émergents, là où des salaires de misère et une protection sociale inexistante rendent le coût du travail momentanément plus faible - en attendant que ces peuples se réveillent.

" Vouloir conserver le pouvoir exige le sacrifice du plus grand nombre pour le bénéfice de quelques-uns", écrivait Mao Tsé-toung, qui en connaissait un rayon en matière de "sacrifiés" . Quel que soit le régime, le sacrifice des pauvres est le moteur des sociétés.

Les poules ne sont pas les seules victimes des renards. Car la guerre fait également rage en sous-main entre les renards eux-mêmes. En effet, le Veau d'or mondialisé est un Janus.

Amasser de l'argent est l'un de ses objectifs et l'une des faces de l'idole.

La seconde face est la lutte pour le pouvoir . Les renards ne se satisfont pas de la chair des poules. Une guerre permanente et sans merci est déclarée entre eux. Les plus puissants éliminent ou avalent les plus faibles comme l'a encore montré récemment la *" guerre de l'acier "* entre Arcelor et Mittal. Les tournois ne se déroulent plus sur le pré, mais dans le secret des institutions bancaires et à coups d'OPA amicales ou prédatrices. Dans un système construit sur l'appât du gain, le pouvoir s'achète et se vend au plus offrant. Une OPA dite *" amicale "* est celle dans laquelle les mangeoires des actionnaires sont le plus abondamment garnies de sorte que ceux-ci se rangent spontanément dans le camp du plus offrant.

Le rêve d'un gouvernement mondial ▲

Les multinationales et les institutions internationales qui pilotent la mondialisation aux côtés des responsables politiques aux Etats-Unis, en Israël ou en Grande Bretagne, rêvent d'un nouvel ordre mondial. Le mélange entre des intérêts privés, des hommes politiques, des groupes de pression et des institutions officielles aboutit à une forme de pouvoir inédit dans l'histoire humaine, une manière de privatisation du pouvoir à l'échelle mondiale. Ce groupe en arrive même à imaginer qu'il pourrait parvenir à imposer un gouvernement mondial unifié comme le proclame sans complexe un des plus riches et des plus puissants hommes d'influence de la planète :



David Rockefeller co-fondateur du Bilderberg

" Certains croient que nous (la famille Rockefeller) faisons partie d'une cabale secrète travaillant contre les intérêts des États-Unis. Ils nous traitent d'internationalistes, nous accusent de conspirer avec d'autres de par le monde pour construire une structure politique et économique mondiale intégrée - un gouvernement mondial, si vous préférez. Si c'est là l'accusation, je plaide coupable, et avec fierté ! " - David Rockefeller, *Mémoires*, 2002

Si M. Rockefeller prend ses désirs pour des réalités et tient pour acquise la bienveillance ou la soumission de l'Europe et du Japon, il semble ignorer qu'il existe des contre-pouvoirs , que la Chine, la Russie, l'Inde et une coalition d'Etats en Amérique du Sud qui résistent efficacement à l'idéologie du Veau d'or financiarisé n'ont pas l'intention de plier l'échine devant un Veau d'Or tapissé de billets verts , mais si mité de l'intérieur qu'il ne tient plus debout que par habitude.

Il n'en demeure pas moins vrai que notre super financier se félicite ouvertement de la complaisance et même de la complicité des organes de presse dont la mission aurait dû être de révéler au public l'existence, les manifestations et les implications de ce qu'il déclare lui-même être un " complot mondial ". Il démontre s'il en était besoin que la liberté de la presse et l'existence d'un " quatrième pouvoir " aux côtés des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, est une pure chimère. Une fois de plus, il est prouvé que tout s'achète et tout se vend, qu'il suffit d'y mettre le prix en sauvant les apparences. Dans le système politique adossé au Veau d'Or mondialisé, la morale et les principes éthiques deviennent à leur tour des marchandises.

"Il aurait été impossible de développer notre projet pour le monde, si nous avions été victimes des éclairages crus de la publicité au cours de ces années. Mais notre oeuvre est maintenant à un stade beaucoup plus sophistiqué et nous sommes prêts à entamer la marche vers un gouvernement mondial. La souveraineté supranationale d'une élite intellectuelle et des banquiers mondiaux est certainement préférable à l'autodétermination nationale pratiquée lors des siècles passés. " - David Rockefeller, au cours d'une réunion du Groupe Bilderberg, à Baden en Allemagne Rapport Hilaire DuBerrier, 1991

La cavalerie financière internationale et la mort programmée du Veau d'Or mondialisé ▲

Comme le disait le sapeur Camenbert : " *Quand les bornes sont dépassées, il n'y a plus de limite.*" Des facilités monétaires aussi exceptionnelles que celles permises par le système monétaire actuel ne pouvaient que déchaîner les appétits, si bien que, très logiquement, un laxisme budgétaire catastrophique en chaîne s'ensuivit qui menace aujourd'hui d'emporter dans un maelström imminent la quasi totalité des économies occidentales. Le mécanisme était pourtant tellement simple qu'il était impossible de ne pas voir qu'il portait inscrite sa propre perte dans ses gènes. En effet, chaque fois que l'Empire a besoin d'argent il s'adresse à la FED, autrement dit au consortium de banques privées qui en sont les propriétaires. Celles-ci s'empressent de le créditer du montant désiré mais moyennant un intérêt qui enrichit automatiquement ces mêmes banquiers.

D'où ces banquiers tirent-ils leur argent? De nulle part. Ils se contentent d'imprimer une ligne dans un bilan. C'est bien là qu'est le véritable miracle : l'argent est créé à partir de rien et il produit un bénéfice. [1] Une fois le robinet ouvert et le flux amorcé, les bénéfices s'écoulent quasi automatiquement dans l'escarcelle des financiers. L'Etat emprunteur se trouve donc dans l'obligation d'emprunter à nouveau afin de rembourser le premier emprunt et ainsi de suite.

Voir : Voyage circummonétaire à la recherche du Roi Dollar et découverte de la caverne d'Ali-Baba..... 8ème escale

Comme ce système pervers fonctionne également au niveau du Fonds monétaire international censé aider les pays émergents, alors qu'il amorce un mécanisme de vis sans fin de l'endettement, il transforme les pays pauvres en vaches à lait des banquiers internationaux. L'empire est donc à la fois bénéficiaire et victime du Veau d'or monétaire. Mais il a pensé pouvoir sortir de la spirale de l'endettement en inventant à son profit un autre mécanisme pervers par lequel il espérait desserrer l'étau de la voracité de ses propres financiers et qu'il a pudiquement appelé monétarisation de la dette. Il a donc entrepris de vendre ses propres dettes colossales à des banques étrangères et à des institutions internationales sous la forme de " bons du trésor ". Il lui fallait pour cela offrir un appât intéressant, donc un intérêt attractif. Mais afin d'honorer le paiement des nouveaux intérêts, l'Etat était de nouveau contraint d'emprunter et d'ajouter ce montant aux dettes déjà existantes. On voit que ce mécanisme génère automatiquement des dettes à l'infini et que l'ensemble ressemble au jeu bien connu de la patate chaude, l'essentiel étant de ne pas se trouver au bout de la chaîne.

Mais une fois amorcée, la roue de la cavalerie monétaire internationale décrite par Balzac dans sa pièce *Le faiseur*, s'est mise à tourner à une vitesse de plus en plus folle, si bien qu'aujourd'hui , elle s'est tellement emballée et le montant des "avoirs négatifs " - c'est-à-dire des dettes impossibles à rembourser - est si colossal qu'il met en péril l'Etat émetteur et tous les intermédiaires gloutons et alléchés par les taux attractifs offerts pour les bons du trésor . Il fragilise également les Etats imprudents qui avaient fait confiance à la loyauté et à la solidité financière de " la plus grande puissance de la planète ", comme elle se dénommait elle-même en se tapant du poing sur la poitrine, tel un gorille courant tout autour des frontières du lopin qu'il a conquis à la force de ses biceps.

La goinfrerie des financiers avec, à leur tête, l'homme qui rêvait d'un gouvernement mondial, est en passe de faire exploser le système tout entier et de tuer la poule aux œufs d'or. Car ce mécanisme a ensuite été appliqué en cascade par toutes les banques face aux emprunts généreusement offerts aux particuliers notamment aux USA. Il émerge aujourd'hui au grand jour sous le nom barbare de titrisation des emprunts [2] et met en péril l'équilibre bancaire international, puisque les titres pourris des emprunts qui ne seront jamais remboursés plombent les bilans des banques. Celles-ci se trouvent dans l'obligation de les transférer plus ou moins discrètement des colonnes de crédit, où ces titres donnaient une allure si fringante aux bilans , aux colonnes des débits , si bien que même les banques internationales les plus prestigieuses annoncent désormais des pertes colossales. C'était uniquement la confiance dans les divers intervenants de ce grand meccano qui servait de ciment et de garantie du fonctionnement harmonieux de l'ensemble du système.

Or, à partir du moment où la méfiance est devenue la norme des relations entre les financiers et entre les banques, le système monétaire international est en voie d'implosion et le Veau d'Or mondialisé sous sa forme actuelle est en passe de finir dans les poubelles de l'histoire. Et pendant ce temps-là... un très petit groupe de banquiers, de gestionnaires de fonds spéculatifs, de directeurs de capitaux d'investissement et de gros investisseurs ont engrangé des sommes phénoménales. Des institutions parallèles au système bancaire officiel s'étaient créées. Elles avaient offert des crédits à très court terme qui avaient alimenté la spéculation et les fraudes. L'ensemble a abouti à un système si complexe que les plus grandes banques elles-mêmes, et parmi elles Morgan Stanley, City Group ou UBS y ont perdu leur latin. Piégées par des " *crédits pourris* ", elles ont été obligées de vendre des actifs à de gros détenteurs de capitaux à Abou Dhabi , à Singapour, ainsi qu'à des investisseurs anonymes en Chine et au Moyen-Orient.

C'est pourquoi le petit sourire en coin du principal pontife aux commandes de la machine du Veau d'Or permet d'imaginer que les grands maîtres de la Mondialisation sauront, comme ils l'ont toujours fait jusqu'alors, tirer un bénéfice supplémentaire de l'effondrement de leur monnaie, pendant que le reste du monde pansera ses blessures et comptera ses morts.

[1] Voir l'excellente et très complète analyse de Rudo de Ruijter sur le fonctionnement des banques , Secrets d'argent, intérêts et inflation ▲

[2] Voir Frédéric Lordon : Quand la finance prend le monde en otage (<http://w41k.com/11508>) ▲

C) La main invisible du marché

Une histoire de " bulles ", de " subprimes", de " monolines " et autres merveilles de la " finance structurée "

" Le plus petit marchand est savant sur ce point, Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte."

Jean de La Fontaine, *La chauve-souris, le buisson et le canard.*

- 1 - Un grand lamento mondial
- 2 - Qu'est-ce que le " marché " ?
- 3 - Une histoire de "bulles"
- 4 - Les subprimes
- 5 - Les monolines
- 6 - Fannie et Freddie
- 7 - La main bien visible d'un Zorro de la finance mondialisée
- 8 - Les racines philosophico-théologiques de la " loi du marché " et de sa " main invisible "

1 - Un grand lamento mondial ▲

Tout va très mal, Madame la Marquise, tout va très très mal, se lamentent aujourd'hui, en chœur, dans toutes les langues de la terre, financiers et économistes. La planète financière tremble sur ses bases et ses fondations font entendre de sinistres craquements. Et pourtant, les très fameuses " lois du marché " ne devaient-elles pas, non seulement régler harmonieusement l'ensemble de la vie économique du monde, mais accroître la richesse de toutes les nations de la terre? Les prophètes du " marché " proclamaient *urbi et orbi* que le rôle de l'Etat serait progressivement grignoté et allait finir par devenir si spectaculairement inutile qu'il disparaîtrait dans les poubelles de l'histoire. Le marché, nouveau Dieu planétaire, allait conduire l'humanité à la prospérité universelle et à la félicité. Après la mort politique du marxisme, les dirigeants des groupes capitalistico-mondialisés, enfin libérés de la concurrence idéologique d'un adversaire qui rêvait d'établir le paradis sur terre n'avaient-ils pas inventé la société de leurs rêves, celle dans laquelle les profits de la croissance étaient presque exclusivement redistribués aux actionnaires? La société du capitalisme pur et dur était en marche dans un grand mouvement de rétropédalage en direction du XIXème siècle. Disposant de capitaux considérables et recherchant une rentabilité maximale, les maîtres du monde inventèrent une sorte de casino financier, déconnecté de l'économie réelle, dans lequel des manipulations financières sur des sommes vertigineuses circulaient en vase clos . C'est ainsi, par exemple, qu'un simple courtier, donc un employé subalterne, a pu faire perdre cinq milliards d'euros à la banque qui l'employait, alors qu'il avait misé sur 50 milliards d'euros.

Question candide : d'où vient cet argent, alors que, dans le même temps, les banques osent imposer aux particuliers et aux petites entreprises des frais de gestion considérables pour la moindre opération? Comment la belle machinerie a-t-elle déraillé ?

2 - Qu'est-ce que le " marché " ? ▲



M. Martin est maraîcher. Toutes les semaines il vend ses poireaux et ses carottes sur le marché de la petite ville toute proche. Mais depuis trois jours, le sol gelé l'empêche de déterrer autant de poireaux qu'il le souhaiterait. Il y a donc, ce jour-là, peu de poireaux en vente, justement au moment où le froid incite les ménagères à mitonner des potages. Peu d'offre, grosse demande: immédiatement, la " loi de l'offre et de la demande " fait son apparition et se met en mouvement sous la forme d'une décision de M. Martin d'augmenter fortement le prix de ses poireaux. Tant pis pour Mme X dont le budget ne lui permet pas d'acheter des poireaux au prix du caviar puisque Mme Y et Mme Z sont prêtes à se fournir au nouveau prix. Première découverte : C'est dans le cerveau de tous les M. Martin de la terre que loge la fameuse " loi du marché, dite loi de l'offre et de la demande ", dont nous

savons qu'elle est l'axiome fondamental et la pierre d'angle sur laquelle est bâtie l'église de l'économie libérale. Loin de trôner dans un ciel des idéalités objectives dont les oukazes seraient aussi impérieux que les déductions de la géométrie euclidienne, il s'agit d'une formule-valise et dépersonnalisante qui recouvre pudiquement le désir égoïste de M. Martin de gagner le plus d'argent possible en vendant ses poireaux.

- Il est certes légitime, se dit M. Martin en son for intérieur, que je conserve le même revenu avec moins de marchandise vendue. Je n'ai pas vocation à devenir un bon samaritain et à me soucier des conséquences de ma décision. Il est difficile de lui donner tort.

Traduite dans le langage savant et abstrait de l'économie politique, cette réalité s'exprime ainsi : " **Ce n'est que dans la vue d'un profit qu'un homme emploie son capital. Il tâchera toujours d'employer son capital dans le genre d'activité dont le produit lui permettra d'espérer gagner le plus d'argent.** " (Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, paru en 1776)

Revenons à nos poireaux et à M. Martin méditant sur le niveau d'augmentation de son prix. Certes, il aimerait bien doubler, tripler et, pourquoi pas, telle une Perrette avec son pot-au-lait, multiplier par dix le prix de sa botte. Comme c'est un homme calculateur, mais prudent, il craint, d'une part, de ne plus trouver d'acheteur et, d'autre part, il redoute la venue sur la place d'un concurrent moins gourmand. Du coup, il se contente d'un simple doublement de son prix qui lui permet encore de trouver des acheteurs.

M. Martin et sa cliente ont trouvé un compromis et c'est cet équilibre que les économistes qualifient de "**fonctionnement harmonieux de la société**". Et voilà comment, dit Adam Smith, notre évangéliste du libéralisme, "**l'homme se trouve conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions**". Deuxième découverte : La "**main du marché**" n'est pas du tout invisible. C'est la main bien visible et bien concrète d'un éventuel concurrent, ainsi que la peur de ne pas écouler ses poireaux, qui ont freiné l'appétit de M. Martin.

Ayant été contraint de brider sa propre cupidité et son égoïsme, M. Martin démontre, involontairement, que le système économique libéral fondé sur l'appât du gain, et dont il est un représentant éminent, est néanmoins capable de s'auto-organiser et de s'auto-réguler. Car, comme l'énonce sentencieusement la théorie, "**tout en ne cherchant que son intérêt personnel, l'homme travaille souvent d'une manière beaucoup plus efficace pour l'intérêt de la société que s'il avait réellement pour but d'y travailler**". (Adam Smith, op. cit.) Certes, ce n'est pas de gaieté de cœur que M. Martin s'est résolu à faire preuve d'une certaine modération. Sa capacité d'auto-régulation a été fortement encouragée par la mauvaise humeur des acheteurs devant la valse des étiquettes et par la pression de la concurrence. Adam Smith l'énonce en ces termes : "**A la vérité, son intention n'est pas en cela de servir l'intérêt public, et il (l'homme) ne sait pas jusqu'à quel point il peut être utile à la société.**" (Adam Smith, op. cit.)

Troisième découverte : L'équilibre sur lequel se fonde l'économie libérale de marché est celui des vices. Ma liberté s'arrête où commence celle des autres disent les moralistes. Ma rapacité et la poursuite de mes intérêts égoïstes s'arrêtent lorsqu'elles se heurtent à ceux des autres, répondent les libéraux. Et c'est l'équilibre des vices et des passions considéré comme étant "**utile à la société**" qui, qu'une poigne invisible, est appelé à guider fermement et d'un même élan la vie des hommes et l'économie en vue d'une harmonie sociale naturelle. Conclusion : La "**loi du marché**" n'est nullement une loi économique, mais un **avatar de la psychologie**. Elle est la résultante de la somme des désirs et des intérêts divergents des différents acteurs de l'économie.

La somme des égoïsmes individuels est donc censée produire une société dont le fonctionnement idéal ferait le bonheur de l'humanité. On aboutit à un mélange curieux de **pessimisme sur la nature humaine** qui n'est pas sans rapport avec *l'épître aux Romains* dont il y a fort à parier qu'en bon Anglais du XVIIIe siècle nourri de la Bible, elle constituait l'arrière-monde d'Adam Smith, et d'**optimisme sur le fonctionnement de la société mystérieusement auto-régulée par les vices de ses participants** qui rappelle la satire que fait Voltaire dans son *Candide* de la *Théodicée* de Leibniz parue en 1710. J'y reviendrai.

3 - Une histoire de "bulles" ▲

M. Martin a abandonné les poireaux et l'économie réelle, celle où l'on se salit les mains dans la production de biens concrets. Il ne jure plus que par l'économie virtuelle. Transporté dans la patrie de l'économie libérale, là où la "**main du marché**" s'est si bien camouflée dans les ruses des banquiers et le nouveau monopole libéral que les apprentis-sorciers de tout poil ont inventés qu'elle est devenue indétectable même à la loupe, il s'est livré aux montages financiers plus astucieux les uns que les autres. Il en a profité pour orner son nom d'un s terminal, qui le baptisa anglo-saxon.

Mr. Martins, comme tous ses semblables de ce côté-ci de l'Atlantique, est un grand optimiste. Il avait, certes, perdu quelques plumes à la fin des années 1990 dans l'effondrement de la première bulle spéculative sur les valeurs technologiques liées à l'informatique et aux télécommunications, mais de nouvelles opportunités se sont ouvertes à son imagination financière. La bulle internet lui rappelle des souvenirs excitants. C'était le temps heureux où les *start up* fleurissaient comme les jolis champignons appelés petits rosés dans les pâturages après la pluie. L'ouverture à la concurrence du marché des télécommunications et la création de *stocks-options* avaient permis à la rapacité des spéculateurs de s'en donner à cœur joie.

Le syndrome observé dans la vente des poireaux avait joué à plein : grâce à la fameuse "**loi de l'offre et de la demande**", le prix des actions de toutes ces entreprises, notamment des plus récentes, qualifiées bucoliquement de "*jeunes pousses*", avaient atteint des sommets vertigineux. La spéculation sur les logements privés et commerciaux battait son plein. Une enivrante euphorie avait gagné tous les acteurs à la perspective d'un enrichissement immédiat accompagné de l'illusion que la progression serait sans fin. Et la bulle grossissait, grossissait avec une montée du prix des actions déconnectées de la valeur réelle des entreprises.

Des manipulations comptables visant à doper la valeur du cours de bourse afin de réaliser une plus-value immédiate et maximale sur la vente des stocks-options - ces gros paquets d'actions généreusement distribués aux dirigeants et aux principaux cadres de l'entreprise - vinrent s'ajouter au grossissement naturel de la bulle. Elles rappellent la récente opération juteuse réalisée par la centaine de dirigeants d'EADS, tant français qu'allemands, qui spéculèrent à la baisse en vendant leurs actions avant la chute prévisible du cours liés à leur gestion calamiteuse, l'égoïsme privé primant dans leur esprit sur le souci du bien public et la santé de l'entreprise. Comme le disait si justement Adam Smith l'homme " **tâchera toujours d'employer son capital dans le genre d'activité dont le produit lui permettra d'espérer gagner le plus d'argent** ". Mais les conséquences de la rapacité des dirigeants loin d'avoir eu un effet d'équilibre harmonisateur tel qu'annoncé par la théorie ont été, au contraire, désastreuses pour l'entreprise et pour la société.

Les bulles sont faites pour éclater et la bulle spéculative des années 1990 n'a pas échappé à son destin. Elle était due à une classique crise de surproduction de matériels impossibles à écouler, à une survalorisation des sociétés ajoutées à des carnets de commande en berne. L'atterrissage dans le monde réel fut douloureux. Des faillites en cascade s'ensuivirent, accompagnées d'une chute des loyers de bureaux et des logements des particuliers. Des licenciements et le chômage des employés des entreprises en faillite ont accéléré la spirale du désinvestissement et de la dégringolade des valeurs boursières. Une vilaine gueule de bois n'a pas tardé à succéder à l'ivresse des résultats mirobolants. Actionnaires et spéculateurs professionnels ont alors, d'un seul mouvement, abandonné la spéculation boursière sur les valeurs technologiques et, aidés et encouragés par la baisse des taux d'intérêt décrétée par M. Alan Greenspan, alors responsable de FED (*Federal Reserve System*), ils se sont rués sur l'immobilier considéré comme le seul placement sûr et rémunérateur.

- Sur la création et le fonctionnement de la FED, voir : [Voyage circummonétaire à la recherche du roi dollar et découverte de la caverne d'Ali-Baba](#)



Cette ruée sur l'immobilier, amorcée au début des années 2000, n'a pas manqué de réveiller et de mettre en branle, une fois de plus, la célèbre " **loi de l'offre et de la demande** ", laquelle a immédiatement provoqué une faramineuse augmentation du prix des maisons par tous les heureux propriétaires. C'est ainsi qu'inexorablement une nouvelle " **bulle** " s'est mise à gonfler et une nouvelle fatalité s'est mise en marche.

4 - Les subprimes ▲

C'est à cet endroit précis de l'histoire des aventuriers de la bourse que j'ai donné rendez-vous à mon héros. Mr. Martins est un courtier renommé. Grâce au crédit tombé à 1% en 2003, ses affaires sont florissantes. Tous les biens immobiliers qu'il proposait à la vente se sont arrachés comme des petits pains. Les clients fortunés et ceux qui disposaient de revenus stables et suffisants ont été pourvus en premier et pouvaient jouir d'un bien dont la valeur augmentait presque à vue d'œil.

Restaient les pauvres. Ils sont les plus nombreux, même au paradis du libéralisme, mais présentent l'inconvénient d'être manifestement insolvables et de plus, déjà endettés par une acquisition à crédit d'une voiture ou d'un équipement pour la maison. Mais Mr. Martins, s'il n'est pas Dieu tout-puissant en personne, est néanmoins un magicien : il peut proposer à tous les Dupont-Smith d'outre-Atlantique un **Mortgage Securities**, c'est-à-dire un " **crédit non refusable** " sur trente ans à des conditions très avantageuses pendant les trois premières années durant lesquelles ils ne paieront que les intérêts, étant bien entendu qu'ensuite le taux variable serait indexé sur le loyer de l'argent. Cela sous-entend que les familles aux revenus insuffisants avaient obtenu une manière de droit à devenir propriétaire. Tous les Smith sans le sou ou avec des revenus modestes qui se sont rués sur l'aubaine étaient d'autant plus persuadés d'avoir fait l'affaire de leur vie que le prix des maisons n'ayant cessé de grimper, leur capital potentiel se trouvait naturellement réévalué et leur permettait même d'adosser à cette valorisation virtuelle un nouveau crédit à la consommation. L'inflation qui en a résulté qui a amené la FED à augmenter ses taux qui, entre 2003 et 2006 sont passés de 1% à 5,25%.

C'est précisément à ce moment-là que la majorité des souscripteurs pauvres est entrée dans la phase de remboursement du capital à taux variable, ainsi que le stipulait le contrat. Ils se retrouvaient avec des mensualités au moins doublées, si ce n'est triplées dans certains cas, qu'ils étaient incapables d'honorer. C'était donc la faillite personnelle pour des centaines de milliers de familles, l'expulsion et la mise en vente des maisons. Notre fameuse " **loi de l'offre et de la demande** " est sortie du bois et d'un vilain coup de massue a fait baisser le prix des maisons qui ne trouvaient plus preneur. Cette situation était, certes, très malheureuse pour chacune des victimes, mais comment ces catastrophes individuelles sont-elles parvenues à provoquer un tremblement de terre monétaire mondial ? C'est là qu'il convient d'observer l'autre extrémité du mécanisme du crédit. Imaginons que M. Martin redevenu un marchand de fruits et légumes vendrait des paquets de poires en lots bien ficelés. Il aurait pris soin d'envelopper chaque fruit dans un joli papier d'aluminium hermétiquement clos.



Comme il possède dans sa cave quelques caisses de poires presque blettes et d'autres complètement pourries, il en profite pour les mélanger avec des fruits sains et les écoule tranquillement dans ses lots en conformité avec la théorie libérale qui stipule que "**l'homme cherche toujours son intérêt personnel**".

Découvrant la supercherie, certains clients vont se rebeller et porter plainte pour escroquerie, d'autres vont soigneusement réemballer les fruits pourris et les proposeront à la vente. Un cycle des escrocs - appelons-les par leur nom - est amorcé. C'est ce que Mr. Martins ainsi que toute la chaîne des décideurs bancaires ont pu tranquillement réaliser avec les emprunts des pauvres à cette différence près que non seulement personne ne les a traités de délinquants et de voyous, mais que ce qui est interdit aux marchands de fruits fut non seulement

autorisé, mais encouragé pour les produits financiers. Tous les Mr Martins de la planète avaient conscience, en financiers-boursicotiers avisés et rusés, du risque de non-remboursement à long terme que représentaient ces opérations. Mais outre qu'ils espéraient pouvoir expédier la patate chaude à quelqu'un d'autre, l'appât du gain aidant, ils inventèrent et imposèrent un système astucieux qui leur permettait de **faire commerce avec les dettes des pauvres**, c'est-à-dire avec les prêts à risque qu'ils avaient eux-mêmes consentis .

Cela signifie que par un tour de passe-passe, **une dette devint un crédit** négociable et porteur d'un intérêt alléchant. Mais malins et afin de donner meilleure mine à leur offre, ils procédèrent à ce qu'ils appelaient un "**saucissonnage**", c'est-à-dire qu'ils mélangèrent des titres-dettes avec de vrais titres correspondant à des valeurs réelles ou à des bons du trésor - donc des poires saines et des poires pourries. Ils appelèrent **titrisation** cette opération et ils mirent tranquillement ces "**titres**" adossés à un intérêt très élevé sur le marché. C'est ainsi que le **passif des ménages américains** figurait dans la colonne des **actifs des banques** soigneusement camouflé dans les fonds communs de placement. La rentabilité élevée de ces valeurs appelées "**subprimes**" aiguisa les appétits et les banques les plus célèbres succombèrent à la tentation d'une forte et rapide rentabilité.

Comme ces achats de dettes se faisaient également à crédit, il était également loisible aux banquiers de **titriser les dettes qui permettaient d'acheter des dettes**. Un effet boule de neige s'ensuivit, d'autant plus dangereux que plus personne n'était capable de discerner, dans les "**paquets**" achetés par les banques, les valeurs sûres et les dettes pourries. Après avoir édifié une sorte de monde surréel dans lequel les dettes se métamorphosent en crédit par la magie d'un carburant appelé "**confiance**", la montgolfière monétaire s'est dégonflée brutalement et les passagers de la nacelle sont retombés durement sur la terre ferme où ils ont retrouvé le **principe de réalité** qui leur demande de solder les comptes avec un argent réel.

On voit donc une fois de plus que, contrairement à la théorie libérale attribuée à Adam Smith, lorsqu'il ne "**cherche que son intérêt personnel**", l'homme ne travaille pas du tout pour l'intérêt et l'harmonie de la société. L'optimisme béat en l'efficacité régulatrice de la "**main invisible du marché**" prend des allures de dérision qui nous rappelle Voltaire et son **Candide**. A moins que, par ironie, on appelle "**intérêt de la société**" la série de catastrophes financières en chaîne issues de la rapacité et du désir égoïste de s'enrichir qui constitue un des moteurs de l'action des hommes et qui, comme les coups de marteau sur le crâne, finiraient par faire rentrer dans leur cervelle l'honnêteté et la sagesse.

5 - Les monolines ▲

La "**crise des subprimes**" n'est que le premier étage de l'effondrement du système monétaire. Car les financiers n'avaient pas seulement "**structuré**", c'est-à-dire collationné en gros paquets et vendu en rondelles sous forme de "**titres**" - le fameux **saucissonnage** - les dettes immobilières des particuliers notamment des pauvres, ils avaient soumis au même type de "**structure**" - c'est-à-dire de paquets mélangés - les crédits revolving adossés aux cartes bancaires, les prêts aux entreprises, les prêts aux promoteurs immobiliers, aux étudiants, aux ménages, etc. ainsi que les prêts consentis pour le rachat d'entreprises. Aujourd'hui, chaque maillon de la chaîne exerce une pression au remboursement sur le maillon dont il détient les créances. Comme ce maillon faible vivait d'emprunts, qu'il est sans fonds propres, qu'aucune banque n'accepte de renouveler le crédit, il demeure incapable de rembourser quoi que ce soit, si bien que le risque est considérable de voir se déclencher une "**spirale d'insolvabilité**" dévastatrice pour le système bancaire mondialisé tout entier. Ne restent plus que les prières et les invocations afin que la "**main invisible du marché**" vienne miraculeusement mettre de l'ordre dans la gabegie, et surtout qu'elle injecte de l'argent frais qu'elle cueillerait dans les étoiles afin de lubrifier un meccano financier que la folie et la glotonnerie de ses concepteurs et de ses utilisateurs est en passe de faire exploser.

Car le deuxième étage de la fusée de la catastrophe monétaire est également atteint. En effet, après la "**crise des subprimes**", arrive la "**crise des monolines**". Que sont les "**monolines**" ?

La "**main invisible**" du meccano financier censée réguler et garantir tout le système était constituée par des entreprises appelées **monolines** ou **rehausseurs de crédit**. Il s'agit, à l'origine, de mécanismes bancaires complexes dont la solidité et la fiabilité sont garanties par une note d'excellence attribuée par trois sociétés spécialisées. A l'origine les monolines ne garantissaient que des investissements dits "*de père de famille*" et elles étaient censées jouer le rôle d'assureur en dernier ressort des seuls emprunts sûrs émis par les municipalités ou l'Etat, mais à rentabilité modeste, d'où leur nom.

Or, alléchées par la rentabilité juteuse offerte par les emprunts hypothécaires, et entraînées par l'euphorie d'un marché haussier, les monolines se sont mises à assurer des produits à risque pour des sommes vertigineuses - pour 45 000 milliards de dollars, ce qui correspond au double de la capitalisation de toutes les places boursières américaines et au triple du produit intérieur brut des Etats-Unis . Ces chiffres qui donnent le vertige, signifient que l'assureur est désormais incapable d'assurer quoi que ce soit et qu'il est lui-même en faillite.

Or, la défaillance de l'assureur affecte le fonctionnement des banques, puisqu'elle les oblige à geler d'importantes provisions dans les bilans. Par un effet de domino, cette défaillance des monolines aboutit à restreindre le crédit aux entreprises et aux particuliers, ce qui revient à freiner la production et la consommation et amorce **une spirale de récession** de l'économie américaine avec des risques de propagation mondiale.

6 - Fannie et Freddie

Deux des plus célèbres monolines portant les jolis noms de , **Fannie Mae** et **Freddie Mac** - en réalité **Federal Home Loan Mortgage Corporation** et **Federal National Mortgage Association** - dont les titres ont perdu entre 80 et 92% de leur valeur boursière en raison des crédits pourris qui figurent dans leurs portefeuilles, viennent d'être purement et simplement nationalisées par le gouvernement américain, comme un vulgaire Crédit Lyonnais par le gouvernement de Pierre Mauroy sous la présidence de François Mitterrand, afin qu'elles puissent continuer à remplir leur mission . Garantissant les crédits, notamment hypothécaires, des autres établissements, elles disposaient, depuis 1938, sous la présidence de Franklin Roosevelt, pour Fanny Mae et depuis 1970 pour Freddie Mac, de la garantie du gouvernement américain, privilège qui leur permettait d'emprunter sur le marché à des taux très faibles.

Elles jouissaient d'un statut privé à but lucratif depuis 1968 pour Fannie Mae et dès sa création en 1970 pour Freddie Mac et le rôle de ces deux monolines consistait à racheter aux banques et autres entreprises de prêt, les crédits immobiliers qu'ils avaient souscrits, puis de transformer ces dettes en obligations - la fameuse **titrisation** - et enfin de les vendre sous forme de titres à la bourse. La crise des subprimes a si bien gonflé leur portefeuille que leurs engagements cumulés ont atteint la somme colossale de 5.300 milliards de dollars, ce qui représente un tiers de la capitalisation de la Bourse de New York , plus d'un tiers du PIB (**Produit intérieur brut**) américain et 45 % de l'encours global de prêts immobiliers accordés aux ménages américains. Sachant que la proportion d'emprunteurs défaillants est considérable et afin de sauver un pilier de son système financier, le pays du libéralisme triomphant a été contraint , la mine défaite et les principes libéraux en berne, de recourir à une nationalisation et de mettre à la charge des citoyens américains le remboursement d'une dette des banquiers représentant environ douze fois le montant du sauvetage du Crédit Lyonnais.

En injectant ces milliards de dollars dans le circuit monétaire, le gouvernement américain contribue à une dévalorisation du billet vert et opère, en fait, une dévaluation rampante du dollar.

7 - La main bien visible d'un Zorro de la finance mondialisée ▲

Le discret milliardaire américain, Warren Buffet, courtier de son premier état et qui se vante d'avoir fait fortune grâce à son bon sens et à des "*placements de père de famille*" est alors entré dans la danse d'une manière fracassante : mettant sur la table la modeste somme de 800 milliards de dollars, il se propose d'assumer la fonction de payeur en dernier ressort à la place des monolines défaillantes.

Si l'on se réfère à ses propres déclarations : "**Achetez seulement des choses que vous serez parfaitement heureux de posséder si le marché s'effondre pendant 10 ans**", ou bien: "**Notre but est de découvrir des compagnies extraordinaires à des prix ordinaires et non des compagnies ordinaires à des prix extraordinaires**", il faut en conclure que notre généreux milliardaire et "*sauveur*" du système se prépare, en réalité, à faire une opération très juteuse. En effet, ce chiffre de 800 milliards est à rapprocher des 45 000 milliards que les monolines s'étaient engagées à assurer et des 900 milliards qu'elles garantissaient en 2000, du temps de leur sagesse.

Cela signifie que pour 100 milliards de dollars de moins que la réassurance minimale de l'an 2000, M. Buffett se prépare à se bâtir un quasi-monopole de la réassurance du crédit en ne gardant que les "*bonnes dettes*", c'est-à-dire en revenant à la mission originelle des monolines de ne garantir que les dettes des institutions. Quant aux autres dettes, tant pis pour les imprudents. Il mettrait donc une nouvelle fois en pratique son slogan : "**Soyez craintif quand les autres sont avides. Soyez avide quand les autres sont craintifs**".

C'est pourquoi la proposition du milliardaire n'écarte en rien la perspective du " tsunami dévastateur " redouté par le directeur de la Deutsche Bank.

8 - Les racines philosophico-théologiques de la " loi du marché " et de sa " main invisible " ▲

Les théoriciens de l'économie libérale qui, depuis la chute du marxisme est devenue la nouvelle religion planétaire, se réclament des principes exposés par Adam Smith dans les **Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations**. Mais Adam Smith n'a évidemment jamais imaginé un marché dans lequel le bien principal des échanges serait l'argent et surtout pas un **argent virtuel**. L'économie de marché dans laquelle la poursuite égoïste des intérêts particuliers de tous les membres de la société formerait miraculeusement une gerbe harmonieuse appelée " **intérêt général** " ne se serait appliquée, dans l'esprit d'un philosophe du XVIII-ème siècle, qu'à des échanges de biens réels ou de services.

Il est impossible de ne pas évoquer, au sujet de l'**harmonie des intérêts** et de l'équilibre heureux et spontané des sociétés, la **Théodicée** de Leibniz parue en 1710. L'auteur y exposait déjà la théorie selon laquelle des " *lois naturelles* " gouverneraient la vie des hommes. Une **théodicée** (du grec, signifiant la " *justice de Dieu* ") présente le projet de justifier la marche harmonieuse de l'histoire conduite par un " *Dieu totalement bon* " et réputé " *tout-puissant* " alors que, dans le même temps, chacun peut constater que la malice, la méchanceté, l'avidité, et le malheur sous toutes ses formes sont le lot quotidien de l'humanité.



Voltaire s'est moqué de cette vision du monde dans son **Candide ou l'optimiste**, paru en 1759, soit dix-sept ans avant les **Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations** d'Adam Smith.

On se souvient que le héros, qui a " *candidement* " cru trouver le bonheur avec Mlle Cunégonde, est brutalement expulsé hors du " *paradis terrestre* " à " *grands coups de pied dans le derrière* " généreusement distribués par le baron de Thunder-ten-tronckh. Il se trouve propulsé dans un monde cruel, livré au hasard et au plus grand désordre. Loin de découvrir un univers harmonieux, obéissant à des lois et conçu par un Etre intelligent en vue d'une finalité heureuse, Candide subit le froid, la maladie, les catastrophes naturelles, la pauvreté, la stupidité de la guerre et de ceux qui la conduisent, le fanatisme religieux, l'obscurantisme, la malhonnêteté des commerçants et " *la justice qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en frustrer les créanciers* ".

Il n'y a là rien de nouveau sous le soleil et cette description pourrait parfaitement s'appliquer au monde d'aujourd'hui. Une formule lapidaire d'un autre philosophe, Hobbes, résume la situation : " *L'homme est un loup pour l'homme* ".

Mais on peut remonter beaucoup plus haut dans le temps. Dans son **Epître aux Romains** l'apôtre des Gentils, Paul de Tarse, brossait déjà un portrait peu flatteur de la condition humaine. Il y accusait les hommes d'être " **remplis de toute espèce d'injustice, de perversité, de cupidité, de méchanceté ; pleins d'envie, de meurtre, de querelle, de ruse, de perfidie ; rapporteurs, calomniateurs, ennemis de Dieu, insolents, orgueilleux, fanfarons, ingénieux au mal, indociles aux parents, sans intelligence, sans loyauté, sans cœur, sans pitié.** " (1-28-31)

L'originalité de la conception d'Adam Smith est qu'elle semble opérer une synthèse entre le pessimisme des Voltaire, des Hobbes et des Saint Paul, d'une part, et l'optimisme de Leibniz et de sa **Théodicée**, d'autre part : les hommes sont certes méchants et surtout cupides, mais grâce à une providentielle " **main invisible** ", l'ensemble de leurs vices et de leurs malices mystérieusement malaxés dans on ne sait quels souterrains d'un " *psychisme de groupe* " virtuel, serait censé " *providentiellement* " aboutir à un fonctionnement harmonieux et prospère des sociétés.

Mais on ne peut isoler les **Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations** de l'ensemble de l'œuvre philosophique d'Adam Smith.

Adam Smith 1723-1790

Dans son **Histoire de l'astronomie**, c'est au divin et notamment au dieu grec Jupiter (ou Zeus) que se rapporte le pouvoir de disposer d'une " **main invisible** " : " **Dans toutes les religions polythéistes (...) ce sont seulement les événements irréguliers de la nature qui sont attribués au pouvoir de leurs dieux. Les feux brûlent, les corps lourds descendent et les substances les plus légères volent par la nécessité de leur propre nature; on n'envisage jamais de recourir à la " *main invisible de Jupiter* " dans ces circonstances. Mais le tonnerre et les éclairs, la tempête et le soleil, ces événements plus irréguliers sont attribués à sa colère.** "

On retrouve cette même expression dans sa **Théorie des sentiments moraux**: " **Les riches (...)ne consomment guère plus que les pauvres et, en dépit de leur égoïsme et de leur rapacité naturelle (...) ils sont conduits par une main invisible à accomplir presque la même distribution des nécessités de la vie que celle qui aurait eu**

lieu si la terre avait été divisée en portions égales entre tous ses habitants ; et ainsi, sans le vouloir, ils servent les intérêts de la société et donnent des moyens à la multiplication de l'espèce. "

Il faut donc d'autant moins s'étonner que la " **main invisible** " du marché soit impuissante à régler harmonieusement les sociétés , comme le prouve l'état actuel de l'économie libérale, que pour Adam Smith lui-même il ne s'agit nullement d'une notion économique - bien que d'innombrables économistes se soient acharnés à essayer d'en préciser le sens et les contours - mais d'une **métaphore théologique servant à désigner une force occulte, une vague et indistincte puissance divine.**

Dans sa **Théorie des sentiments moraux** , la " **main invisible** " est un instrument de régulation et de maîtrise des passions, donc le contraire même du laisser-aller moral aux vices et à la cupidité tel que le pratique aujourd'hui le capitalisme financier débridé que permet la dématérialisation de la finance actuelle .

Le succès de cette expression **religieuse** s'explique par le confort psychologique qu'elle offre à des thuriféraires atteint du syndrome de l'autruche. Mais comme le dit un fin connaisseur de la rapacité des spéculateurs et qui sait qu'en cas de difficulté, il vaut mieux compter sur sa tête plutôt que sur une improbable " **main invisible** " : " **Si jamais vous vous retrouvez dans un bateau qui coule, l'énergie pour changer de bateau est plus productive que l'énergie pour colmater les trous.** " (Warren Buffet)

L'incroyable énergie des grands requins de la finance annonce leur départ vers de nouvelles aventures dans une mer des Sargasses dont ils connaissent par cœur toutes les chausse-trapes - mais après qu'ils se seront engraisés à dévorer les petits poissons imprudents et naïfs qui se seront aventurés en haute mer.

Les arêtes de leurs cadavres commencent d'ailleurs à tapisser les plages. ▲

1er mars 2000

D) Une éminence grise : le Colonel House

Un quidam plagiaire sous le pseudonyme de Gatsy Ataraxy s'est emparé de ce texte et en a changé le titre

<http://www.gatsbyonline.com/main.aspx?page=text&id=745&cat=ataraxie>

*Dans mon texte : **Aux sources de l'escroquerie de la Réserve Fédérale - Le machiavélisme des hécatonchires de la finance internationale** , j'avais décrit avec autant de précision que le permettait le traitement linéaire de l'information le fonctionnement de la FED et les conditions légales de sa naissance. J'en avais profité pour rendre justice à un auteur particulièrement mal traité par les éditeurs et par un certain public - **Eustace Mullins** - dont le travail d'historien d'une honnêteté scrupuleuse est irremplaçable pour tous ceux qui cherchent des informations précises et loyales sur ce sujet. Mon texte était déjà long et il était difficile d'y ajouter des informations sur le contexte politico-social qui seul pourtant, permet d'accéder à une compréhension en profondeur des motivations psychologiques et politiques qui ont rendu possibles les décisions prises à ce moment-là de l'histoire. Cependant rôle des personnages en apparence secondaires - et même tombés dans l'oubli - est souvent méconnu. Ainsi, on attribue d'ordinaire au Président des Etats-Unis alors en exercice, Woodrow Wilson, la paternité de la banque centrale privée américaine, alors qu'il est probablement le personnage politique de l'époque le plus étranger tant à sa conception qu'à sa venue au jour.*

J'ai conscience que le sacrifice volontaire que je m'étais imposé pouvait avoir rendu l'exposé précédent exagérément simplificateur. C'est pourquoi je reviens sur divers aspects humains du contexte politique, et notamment sur le rôle décisif joué par un homme de l'ombre dans une opération financière majeure pour l'avenir du monde. Il disait lui-même à la fin de sa vie: "Ma main a pesé sur les faits ", voulant signifier par là qu'il avait joué un rôle important dans la politique d'une période-charnière dont nous subissons aujourd'hui encore les conséquences. Il m'a semblé capital de donner au squelette de la description linéaire des faits leur densité psychologique et leur incarnation dans les hommes qui ont fait l'histoire de cette époque-là.

- 1 - Une éminence grise, le Colonel House
- 2 - Pourquoi s'intéresser au Colonel House ?
- 3 - La source des informations sur le Colonel House
- 4 - Biographie du Colonel House
- 5 - Les amis et les soutiens
- 6 - Les banquiers de la City repartent à l'assaut de l'Amérique
- 7 - La réunion secrète des banquiers dans la propriété du Sénateur Aldrich dans l'île Jekyll et ses conséquences
- 8 - Le Colonel House : de la FED au sionisme et vice versa
- 9 - Le second mandat du Président Wilson
- 10 - La Première guerre mondiale
- 11 - Le Colonel House à Versailles
- 12 - La disgrâce
- 13 - Le Colonel House et Edith Wilson: une inimitié réciproque
- 14 - Les dernières années du Colonel House
- 15 - Comprendre les raisons de l'influence du Colonel House sur le Président Wilson : la parole est à Freud
- 16 - Conclusion

1 - Une éminence grise, le Colonel House ▲

Qui connaît aujourd'hui le Colonel House (**Edward Mandell House (1858 - 1938)**)? Aucun Européen, assurément, et probablement très peu d'Américains en ont entendu parler. Et pourtant ce "*faiseur de Présidents*" comme il se plaisait lui-même à se nommer, fut l'un des hommes politiques américains les plus puissants et les plus importants du début du XX^e siècle. Il contribua, en effet, à faire d'un Etat récemment débarqué sur la scène politique, encore peu peuplé et à peine sorti d'une sanglante guerre civile, l'empire militaro-financier qui allait dominer le siècle.

L'histoire politique officielle a tendance à ne se référer qu'aux dirigeants officiels des nations : les rois, les Présidents, les Premiers Ministres et autres responsables des grandes administrations civiles ou militaires. Et pourtant, à l'abri des lumières de l'avant-scène, des éminences grises, mal connues ou totalement inconnues du grand public, exercent le véritable pouvoir. Certains le doivent au gigantisme de leur fortune, comme ce fut le cas, hier et aujourd'hui, des grands banquiers regroupés autour des Rothschild et des Warburg dans la plupart des Etats européens; aux Etats-Unis les hommes d'influence représentent de puissants groupes de pression ethniques ou financiers, tels l'**AIPAC** (*American Israel Public Affairs Committee*), la loge maçonnique **B'nai B'rith** (*les Enfants de l'Alliance* en hébreu) fondée en 1843 sur une stricte appartenance ethnique, l'industrie de l'armement ou de la pharmacie; en France, le **MEDEF** (*Mouvement des entreprises de France*) et le **CRIF** (*Conseil représentatif des institutions juives de France*) jouent ce rôle.

Le Colonel House constitue cependant une exception à la règle: il fut un de ces hommes-charnière qui ont exercé sur le cours de l'histoire une influence disproportionnée à leurs qualités intrinsèques ainsi qu'à leur fortune. Homme de l'ombre, sorte de Père Joseph américain, confident du Président Woodrow Wilson dont il dirigea en réalité toute la politique, son rôle s'explique par l'extraordinaire ascendant qu'il prit sur lui - à l'instar du Karl Rove de G. W. Bush ou du Claude Guéant de Nicolas Sarkozy. Bien qu'il n'exerçât aucune fonction officielle, il fut le diplomate officieux qui, à un moment-clé de l'histoire du monde, a tenu entre ses mains tous les fils du destin de la planète. Il n'a ni inventé, ni créé la Fed ou le sionisme, mais il fut le passeur qui, sans en mesurer toutes les conséquences, permit à des mouvements et à des événements qui mûrissaient dans l'ombre depuis de longues années de prendre un élan qui en fit les acteurs principaux de l'histoire du monde durant tout le XX^e siècle.



En 1938, peu de temps avant sa mort, Edouard House dira à son biographe, Charles Seymour, "***Durant les quinze dernières années, bien que peu de personnes ne l'eussent suspecté, je me suis trouvé au centre de toutes choses. Aucun étranger important ne s'est rendu aux Etats-Unis sans [venir] me parler. J'étais proche du mouvement qui assura à Roosevelt son investiture. Il m'a donné carte blanche pour le conseiller. Tous les Ambassadeurs me faisaient fréquemment des comptes-rendus.***" (Charles Seymour, Col. E.M. House, *The Intimate Papers of Col. House*, 4 v. 1926-1928, Houghton Mifflin Co.)

Edward-Mandell House

2 - Pourquoi s'intéresser au Colonel House ? ▲

Le destin du Colonel House nous intéresse donc dans la mesure où nous subissons, aujourd'hui encore, les conséquences de son action. Celles-ci n'ont pas fini de sécréter leur venin pour le plus grand malheur des victimes d'hier et d'aujourd'hui de ses initiatives.

En effet, la planète lui doit notamment les premiers pas de la légitimation internationale de l'idéologie sioniste qui a pris, à partir des Etats-Unis, l'essor planétaire que l'on connaît et qui a conduit à l'édification d'une nouvelle variété d'Archipel du Goulag en Palestine et à la création à Gaza du plus gigantesque camp de concentration que l'histoire ait jamais connu avec la complicité active ou passive des dirigeants occidentaux et la démission bouffie des dirigeants arabes. En tant qu'envoyé et représentant du Président des Etats-Unis au traité de Versailles qui mit fin à la première guerre mondiale, il est le concepteur du *think tank* "**The Inquiry**" composé de quinze membres triés sur le volet qui remodelèrent les frontières de l'Europe de l'après-guerre selon le principe du "**droit des peuples à disposer d'eux-mêmes**". Ce principe apparemment généreux masquait le but réel de l'opération, à savoir la volonté d'affaiblir définitivement le **Hearthland** - le cœur de l'Europe - en application de la théorie du géopoliticien **Mackinder** qui préconisait l'émiettement de l'ancien empire austro-hongrois en une multitude de petits Etat inexistant sur le plan international. Ce principe fut également utilisé au Moyen Orient pour démembrer "*à la hache*" l'empire ottoman, sans tenir le moindre compte du fameux "*droit des peuples*".

The Inquiry, photo de famille

Depuis lors, ce principe n'est "*actif*" que lorsqu'il coïncide avec les intérêts des Etats-Unis. C'est pourquoi la destruction des grands ensembles est devenue le pivot et le but constant de la politique étrangère américaine, comme l'ont encore prouvé récemment les guerres de Yougoslavie, d'Irak, ainsi que la floraison des révolutions colorées qui ont accompagné et amplifié l'effondrement et la dislocation de l'empire soviétique. Les gigantesques tentes militaires abondamment pourvues en nourriture et en boissons chaudes, les kilomètres de tissu orange et les banderoles en anglais ont surgi comme par magie en vingt-quatre heures, au moment de la fameuse révolution orange en Ukraine. L'Irak n'est plus qu'un champ de ruines dans lequel une société autrefois multiethnique a volé en éclats et qu'un féroce nettoyage ethnique a métamorphosé en communautés ethnico-religieuses rivales et enfermées derrière des murs, le tout au nom de l'affichage d'une moraline pour midinettes qui prétendait "*gagner les cœurs et les esprits*" à la "*Démocratie*" à coups de bombes et de missiles tout en pillant les ressources du pays.

Le même scénario est mis en œuvre en Afghanistan où la fameuse "*coalition internationale*" prétend "*sécuriser*" des zones tribales mais sème en réalité les germes des guerres futures entre Tadjiks, Ouzbeks et Pashtouns qu'on espère neutraliser en préparant le terrain à des conflits ethniques à venir. L'objectif d'**Inquiry** a merveilleusement fonctionné en ex-Yougoslavie dans laquelle les accords de Dayton imposés par Washington ont abouti à l'émiettement d'un Etat déjà plus petit que la France en sept micro républiques - la Serbie, la Croatie, la Macédoine, le Monténégro, la Slovénie, la Bosnie-Herzégovine, et surtout le Kosovo - ce dernier pseudo Etat non viable n'est, en réalité, constitué que par la gigantesque base américaine de **Camp Bondsteel** opportunément édifiée à l'arrivée du gigantesque pipeline en provenance des champs pétrolifères de la mer Caspienne.

Le Colonel House conduisit l'énorme délégation des Etats-Unis au Traité de Versailles en 1919 qui sema les germes de la deuxième guerre mondiale. Il fut également le concepteur et le fondateur du **Conseil des relations étrangères (Council on Foreign Relations ou CFR)**, un des *think tank* américains les plus influents en politique étrangère aujourd'hui encore. Mais ce n'est pas tout : Edward Mandell House a surtout à son actif un soutien déterminant aux actions en coulisses des puissants groupes bancaires qui, après des dizaines d'années de manœuvres infructueuses, sont parvenus à donner naissance au Système monétaire du Nouveau Monde et à créer un moyen de paiement appartenant à des banquiers privés, le **dollar**, pivot de la puissance américaine jusqu'à la fin du XX^e siècle. C'est durant les années de tractations des financiers avec le pouvoir politique - entre 1910 et 1913 - que l'influence de l'homme qui s'était quasiment approprié le cerveau du Président des Etats-Unis, Woodrow Wilson, fut si importante dans l'ordre de la politique monétaire qu'on peut considérer qu'il fut le gros grain de sable qui a fait dévier la trajectoire de la politique mondiale afin de la mettre sur les rails de l'expansion impériale des Etats-Unis et de l'enchaîner, dans le même temps, aux puissants groupes financiers qui dominent le monde d'aujourd'hui et le conduisent à des cataclysmes imprévisibles.



Comme les informations concernant la genèse de l'emprise des financiers sur la planète tout entière soulèvent une révérence apeurée et comme le Moyen-Orient demeure par excellence la région du globe dans laquelle l'activité des groupes de pression et les falsifications de la vérité atteignent des sommets, il m'a semblé capital de remonter, autant que possible à la source, afin de tenter de comprendre par quels chemins tortueux quelques

banquiers ont fait main basse sur le monde et comment le sionisme talmudique a pris le pouvoir sur la terre palestinienne jusqu'à incarner un judaïsme rigoriste et raciste, qui rêve d'un Etat ethniquement pur, débarrassé des "*animaux à deux pattes*" palestiniens - pour reprendre la terminologie du Talmud - qui en contaminent le sol et en polluent l'atmosphère.

Car il est candide de croire que le sionisme aurait jailli à partir de rien et d'en fixer l'origine en 1896, avec l'ouvrage du juif allemand **Theodor Herzl** intitulé *Der Judenstaat*. De même que l'Amazone n'est pas un miracle solaire jailli ex nihilo des entrailles de la terre, d'obscurs et mystérieux cheminements souterrains ont précédé le jaillissement de la source devenue le fleuve imposant que nous connaissons. De même l'idéologie sioniste a cheminé secrètement dans les souterrains du rabbinat de Russie, de Pologne et d'Ukraine durant des siècles avant d'acquérir la force d'apparaître en pleine lumière, puis de s'exporter en l'Europe de l'Ouest et enfin de débarquer sur le continent américain où elle est devenue quasiment omnipuissante. Il est tout aussi naïf d'imaginer que la loi de la **Federal Reserve (FED)** votée la veille du jour de Noël qui énumère les conditions de son fonctionnement serait née tranquillement d'un vote loyal du Congrès et que le Président Wilson en serait l'initiateur.

3 - La source des informations sur le Colonel House ▲

Les principales informations sur le Colonel House nous sont données directement par lui-même, aussi bien dans son journal que par une sorte de roman étrange et baroque que l'on peut qualifier d'autobiographique, dans lequel l'auteur se rêve en dictateur de la planète et imagine les mesures à imposer pour assurer le bonheur de l'humanité :

- *The intimate papers of Colonel House arranged as a narrative by Charles Seymour*, Boston, New York: Houghton Mifflin Co, 1926-1928 -

- *PHILIP DRU: ADMINISTRATOR: A STORY OF TOMORROW*, 1912 (en libre accès dans le Projet Gutenberg.)

Des informations indirectes intéressantes sont également disponibles dans la biographie de **Arthur Howden Smith**, *The Real Colonel House*, Doran Company, New-York, 1918, ainsi que par l'ouvrage de **George Sylvester Viereck**, *The Strangest Friendship In History, Woodrow Wilson and Col. House*, Liveright, New York, 1932. Une biographie plus récente vient de paraître: **Godfrey Hodgson**, *Woodrow Wilson's Right Hand: The Life of Colonel Edward M. House* (Hardcover, 2006)

Bien qu'il ne lui soit pas consacré dans sa totalité, l'ouvrage d'**Eustace Mullins**, *Secrets of the Federal Reserve, The London Connection* contient également des éléments de première importance sur notre personnage, notamment sur tout ce qui concerne la conception de la Réserve fédérale et les circonstances de son vote par le Congrès. Ces textes permettent de dresser un portrait précis et documenté tant de la personnalité que de l'action de cet homme politique étrange et hors du commun. Nous savons qu'il était d'ascendance hollandaise et que son patronyme **Huis** devint **House** lorsque son père émigra d'abord en Angleterre, puis aux Etats-Unis au début du XIXe siècle. L'immigré se fixa au Texas et fit fortune comme briseur de blocus pendant la guerre de Sécession.

Il est classique que les périodes troublées soient particulièrement propices à la formation de colossales fortunes en un temps record. Il y a quelques années, le monde entier a été le témoin stupéfait des "*réussites*" financières foudroyantes des **Roman Abramovitch**, **Mikhaïl Khodorkovski**, **Boris Berezovski** ou **Vladimir Goussinski**, plus connus sous le nom générique d'"*oligarques russes*". Au moment de l'effondrement de l'URSS, une brochette de petits et de gros malins, particulièrement rapaces et avisés, en cheville avec un pouvoir politique chancelant et corrompu avait, en un éclair et avec la complicité tacite du FMI et des grandes banques américaines, fait main basse sur l'essentiel des ressources énergétiques et des grandes entreprises de l'ex-URSS devenue la Russie. M. House père n'est pas seul à avoir su exploiter les troubles de la guerre civile américaine de 1861 à 1867 - également appelée guerre de Sécession - qui ont permis à quelques chevaliers d'industrie de donner la mesure de leur talent et de leur mépris pour les principes du droit et de la morale. Cette période a connu l'ascension fulgurante des **John D. Rockefeller**, des **Andrew Carnegie**, des **John Pierpont Morgan** ou des **Cornelius Vanderbilt**, lequel n'a pas hésité à affirmer froidement, en 1867, dans une gazette de New-York: "*Je n'en ai rien à faire des lois*".

Ces banquiers et ces entrepreneurs affairistes se sont spécialisés dans les abus de pouvoir et les pratiques immorales, mais grassement payantes. Ils ont été qualifiés de "**barons voleurs**" (**robber barons**). Leurs descendants, devenus vertueux, se sont d'ailleurs empressés de consacrer une partie de leur argent à des œuvres de bienfaisance, afin de conquérir l'honorabilité qui leur permettait de blanchir et de protéger par la loi une fortune frauduleusement acquise. L'exemple des Rockefeller est le plus célèbre. C'est sur ces méthodes-là que s'est construit le capitalisme américain. Le père du Colonel House fut donc un homme de cette trempe. Comme briseur de blocus durant la guerre civile, il exportait les productions locales - notamment le coton - et le vendait à ses correspondants anglais, dont le principal était le chargé d'affaires des Rothschild. Le fils saura se souvenir de ce contrat d'affaires. Le briseur de blocus ramenait, en échange, les produits qui manquaient au Texas et les écoulait au plus haut prix. Après avoir amassé un confortable magot - il est devenu un des hommes les plus riches du Texas - il plaça prudemment ses coquets bénéfices à Londres, dans la banque Baring, alliée à la Maison Morgan. Un nouveau marchepied était prêt pour le fils.

Il n'est pas sans intérêt de noter que les grandes banques anglaises faisaient partie de la célèbre "**Corporation de la drogue**" et s'étaient enrichies dans le lucratif et très officiel trafic d'opium de la couronne britannique avec les Indes et la Chine à la suite de la fameuse guerre de l'opium qui avait dévasté et ruiné l'empire du Milieu à la fin du XIXe siècle.

En effet, après avoir subi l'incendie du Palais d'été, la Chine avait été contrainte de légaliser le commerce de l'opium et d'ouvrir ses frontières aux marchandises anglaises et françaises, mesures qui ont conduit à la ruine du pays. La **géopolitique de l'opium** se poursuit de plus belle en Afghanistan avec la bénédiction - et la protection - des troupes d'occupation de l'OTAN, bien que cet organisme s'en défende. Mais un rapport officiel de l'ONU nous apprend qu'en 2007, 93% du marché mondial de l'opium provenait de ce pays et on voit mal comment les nombreuses troupes d'occupation pourraient ignorer ce trafic. Les Chinois n'ont pas oublié la volonté de l'Angleterre de pourrir leur pays de l'intérieur par la drogue et la récente exécution d'un trafiquant anglais prend place dans ce contexte.

4 - Biographie du Colonel House ▲

A la mort de M. House père, la fortune ayant été partagée entre ses trois fils, le jeune Edouard, qui avait également hérité d'un second prénom juif - Mandell, en souvenir d'un précieux associé de son père - se trouva, nous apprend son biographe Arthur Howden Smith, "à la tête de plantations de coton qui lui rapportaient un revenu de 20 000 dollars par an", ce qui était confortable, mais ne le plaçait cependant nullement dans la catégorie des très grosses fortunes de l'époque. Très vite, le jeune héritier, handicapé par une méningite et une insolation durant son adolescence et de santé fragile, abandonna les plants de coton pour une activité autrement plus excitante : la politique. Mais, soit conscience de son infirmité physique, soit résultat d'une fine observation de la manière réelle dont s'exerce le pouvoir, il refusa toujours de s'engager officiellement. Il préférait influencer les hommes politiques en demeurant dans les coulisses. "Il adorait l'exercice secret du pouvoir par le biais des autres" et "fuyait la publicité" écrit son éditeur Charles Seymour.

Bénéficiant de puissants appuis et d'amis dans le Ku Klux Klan - dont son père était membre - amis qui occupaient tous les postes-clés du Texas dans les années 1890 - le jeune Edouard Mandell mit à contribution son argent, sa passion pour la chose politique et son génie d'agent électoral afin d'assurer successivement l'élection de quatre gouverneurs de cet Etat : James S. Hogg (1892), Charles A. Culberson (1894), Joseph D. Sayers (1898), S. W.T. Lanham (1902). Conformément à la théorie qu'il mit plus tard dans la bouche de Philippe Dru dans son roman autobiographique, Edouard House occupait auprès de chacun d'eux le poste de conseiller occulte et tout puissant.

Défilé du Ku-Klux-Klan en 1920 dans l'Oregon

En récompense de son soutien financier et de ses judicieux conseils le Gouverneur **James S. Hogg** lui décerna le titre honorifique de "**Colonel**" bien qu'il n'eût jamais eu le moindre contact avec la chose militaire. Il devint donc, du jour au lendemain, le **Colonel House** et ne fut plus désigné que par ce nom. Mais l'ambition du Colonel House ne se limitait pas au contrôle du Texas. C'est le pays tout entier qu'il souhaitait dominer. Le rêve de "*dictateur de l'ombre*" exposé par Philippe Dru- House en 1912, consistait à transposer au pays tout entier, la méthode qui avait réussi au jeune Edouard Mandell au Texas. Par le truchement de son double romanesque, il a en effet exposé longuement sa théorie du pouvoir et le moyen presque infaillible de gagner les élections - méthode appliquée encore de nos jours et qui consiste à ne cibler que les électeurs répertoriés comme non officiellement inscrits dans un parti, à les contacter un par un par des lettres personnelles, fruits d'une minutieuse enquête apparentée à de l'espionnage et à ne faire campagne que dans les Etats hésitants, les fameux "*swing states*". "*J'enroulai un fil presque invisible autour du peuple, qui le maintenait fermement*", écrit-il.

5 - Les amis et les soutiens ▲

Dès 1902, Edouard Mandell quitte son Texas natal pour New-York. Ses exploits électoraux et son rôle d'efficace "*conseiller de l'ombre*" lui ouvrent toutes grandes les portes des milieux politiques et financiers new-yorkais. Il remarque qu'à Washington également, le pouvoir politique est exercé par une petite poignée d'hommes au Sénat et à



la Maison Blanche. "*Il est assez facile pour quelqu'un sans responsabilité de s'asseoir autour d'un cigare et d'un verre de vin, et de décider de ce qu'il y a de mieux à faire*", écrit-il dans ses **Papiers intimes**. Et plus loin : "*À Washington... j'ai constaté que deux ou trois hommes au Sénat et deux ou trois hommes à la Chambre, ainsi que le Président dirigeaient le gouvernement. Les autres n'étaient que des hommes de paille. (...) C'était mon ambition d'y faire irruption si cela était possible, et mon ambition a maintenant fait un bond, au point de vouloir, non seulement en faire partie, mais plus tard, en être le centre...*"

C'est donc cette petite société qu'il s'efforça de pénétrer. Bien qu'il n'eût apparemment rien de flamboyant et que ses exploits universitaires fussent modestes, il y réussit à merveille, car il jouissait du flair infaillible de détecter les amis de qualité qui appréciaient sa discrétion et ses conseils. Son plus récent biographe, Gogfrey

Hodgson, fournit une liste flatteuse des invités habituels de son salon et de sa table, parmi lesquels on trouve des figures importantes de la littérature anglo-saxonne de l'époque tels **Henry James**, **Edith Warton** ou **Rudyard Kipling**, futur prix Nobel, le grand pianiste polonais **Jan Ignacy Paderewski**, qui deviendra le premier Président de la Pologne libre, des hommes politiques, dont le très puissant **Sénateur Aldrich**, l'homme fort du Congrès et le principal soutien des banquiers et de leur projet de création d'une banque centrale privée. Tout ce qui comptait à Washington - des généraux, des professeurs, des journalistes des femmes du monde et tous les grands banquiers de la place - fréquentait sa maison. Le très influent et sulfureux financier et chevalier d'industrie **John Pierpont Morgan** était l'un de ses intimes.

Parmi les fréquentations étroites du Colonel House, il faut également compter son beau-frère juif, **Sydney Mezes**, le **Rabbin Stephen Wise**, président du Congrès juif américain, l'avocat **Louis Brandeis** qui sera "*le premier juif nommé à la cour suprême*" en 1916. Mais auparavant il aura joué un rôle crucial dans l'élaboration et le processus de validation par le congrès du **Federal Reserve Act voté en décembre 1913**. Il convient également de ne pas oublier le riche financier **Bernard Baruch**, qui sera le plus gros contributeur de la campagne électorale de Woodrow Wilson, le Colonel House étant son second "*bienfaiteur*". J'y reviendrai.

Le rabbin Stephen Wise, président du Congrès juif américain (à gauche), et John L. Lewis, le président du Congrès des organisations industrielles (à droite) 15 mars 1937.



6 - Les banquiers de la City repartent à l'assaut de l'Amérique

Jusqu'en 1910, le Colonel House s'attache habilement à consolider son réseau new-yorkais et washingtonien, ainsi qu'à resserrer les liens tissés par son père avec les puissants groupes qui dominent Wall Street - les **Maisons Morgan, Rockefeller, Dukes, Mellons, Brown-Harriman, Dillon-Reed**, sans compter les **Carnegie, les Whitney ou les Vanderbilt**.

Au cours de son séjour en Europe durant l'été 1913, il tissera également des liens étroits avec les financiers de la City, notamment les **Rothschild** et les **Warburg**, dont la puissance financière dominait déjà secrètement l'Europe tout

entière. On ne peut qu'être frappé par l'étonnante homogénéité ethnique des grands financiers qui gravitent autour du Colonel House et plus généralement par celle de tous les banquiers de la City ou de Wall Street. Un co-religionnaire, **Jacques Attali**, fournit quelques clés psycho-religieuses de ce phénomène dans un gros ouvrage à prétention historique, **Les Juifs, le monde et l'argent**, Fayard 2002 dans lequel il théorise la spécialisation des juifs dans le commerce de l'argent et justifie leur omniprésence dans cette activité : "**Pour les Juifs, tirer un intérêt de l'argent n'est pas immoral.** (...)

L'argent est, comme le bétail, une richesse fertile, et le temps est un espace à valoriser. Pour les chrétiens, au contraire, comme pour Aristote et les Grecs, l'argent - comme le temps - ne produit pas en soi-même de richesse, il est stérile ; aussi faire commerce de l'argent est-il un péché mortel. " (p. 120, coll. poche) Car, précise-t-il dans une interview donnée après la parution de son livre : "**Pour un juif, la pauvreté est intolérable. Pour un chrétien, c'est la richesse qui l'est.**" Ces considérations



psycho-théologico-monétaires éclairent quelque peu les motivations des grandes maisons bancaires anglaises - notamment celle des **Rothschild**, de ses succursales et de ses alliés - au cours de la guerre qu'ils déclenchèrent pour la troisième fois depuis la naissance de cet Etat contre la loi fondamentale des Etats-Unis.

Remonter à la source de la création de la FED, c'est donc découvrir que dès la naissance du nouvel Etat, les puissants banquiers de la City conduits par les clans **Rothschild** et **Warburg** avaient mené une guerre violente, obstinée et sournoise contre les principes que les pères fondateurs du nouvel Etat avaient voulu graver dans la **Constitution de 1787** inspirée par les philosophes libéraux. C'est dès son premier article, section 8, § 5 que la loi fondamentale précise avec force que "**c'est au Congrès qu'appartiendra le**

droit de frapper l'argent et d'en régler la valeur". Ses rédacteurs avaient précisément voulu éviter de reproduire le modèle anglais et sa banque centrale, propriété des actionnaires privés ; car comme disait Napoléon Bonaparte, "**la main qui tient les cordons de la bourse détient le pouvoir**". **Signature de la Constitution américaine** Durant tout le XIXe siècle, les coups de boutoir des financiers furent constants. Les banquiers de la City de Londres conduisirent, notamment en 1812 et 1866, deux puissants assauts contre la Constitution des Etats-Unis.

Ils échouèrent provisoirement, mais ils provoquèrent, à titre collatéral, si je puis dire, l'assassinat de deux Présidents qui avaient eu l'audace de contrecarrer leurs prétentions: **Abraham Lincoln** avec son dollar "*Greenback*", et **James Garfield**, qui venait de faire un discours sur les problèmes monétaires peu de temps avant son assassinat. Un troisième Président, **John Fitzgerald Kennedy** paiera de sa vie l'audace d'avoir voulu, en 1963, mettre fin à l'exorbitant privilège des financiers né de la création de la FED. Au début du XX^e siècle, après plusieurs paniques - en 1869 - 1873 - 1893 - 1901 et 1907 - provoquées et astucieusement contrôlées notamment par un des principaux "*barons voleurs*", le financier et homme d'affaires **John Pierpont Morgan** - les banquiers de la City revinrent à l'assaut et remirent sur le tapis leur projet de création d'une banque centrale privée en prenant pour prétexte l'exaspération de la population après la panique boursière de 1907.

Cependant, ils savaient que le Gouvernement et le public étaient réticents et ne voulaient pas de ce genre d'institution. Il leur avait donc fallu créer de toutes pièces un événement-choc de nature à vaincre l'hostilité du gouvernement. Ce fut John Pierpont Morgan qui s'en était chargé. Fort de sa réputation d'expert financier compétent, il avait habilement distillé des rumeurs de faillite de deux banques new-yorkaises - **Knickerbocker Trust Co** et **Trust Company of America** - qui mettaient en péril tout le réseau bancaire des Etats-Unis et la panique attendue se produisit.

Voir: Aux sources....n°5 - Les crises monétaires successives : 1869 - 1873 - 1893 - 1901 - 1907

Le Congrès confia alors au **Sénateur Aldrich**, un Républicain, chef de la Commission des finances du Sénat qui passait pour le politicien le plus influent de l'époque, le soin de constituer et de diriger deux commissions : l'une sur le fonctionnement du système monétaire américain et l'autre destinée à mener une expertise sur le fonctionnement des banques centrales européennes. Ses relations avec le cartel des banques - sa fille avait épousé l'héritier des Rockefeller et son fils devint le Président de la Chase National Banque - en faisaient pourtant un politicien pour le moins suspect de sympathie avec les financiers internationaux.

Le Sénateur Aldrich : Son voyage en Allemagne, en Angleterre et en France entre 1908 et 1909, ainsi que ses rencontres avec les banquiers européens, notamment avec **Paul Warburg**, l'avaient conforté dans la conviction, qui était déjà la sienne au départ, de l'excellence des banques centrales privées. Mais l'opinion américaine et une forte majorité du Congrès, toujours aussi méfiantes à l'égard des financiers, demeuraient fermement hostiles à toute modification de la Constitution. Pressé par ses amis des lobbies, le riche Sénateur prit la tête de ce qu'il faut bien appeler un complot puisque, entre 1910 et 1913, les méthodes politiques utilisées les principaux acteurs tenaient davantage de celles la mafia sicilienne que de l'Etat de droit.

En effet, les deux échecs précédents de leur tentative de faire main basse sur le système monétaire du nouvel Etat avaient servi de leçon aux banquiers. Conscients de ce qu'il leur fallait changer de stratégie et ne pas attaquer de front et à visage découvert, ils mirent patiemment au point un véritable plan de campagne dont on mesure, avec le recul, tout le machiavélisme. Ils agirent, en effet, sur quatre fronts à la fois et, le plus souvent, en se dissimulant derrière des hommes de paille. Il s'agissait :

- **Premièrement**, de définir l'objectif avec une grande précision, autrement dit, de rédiger d'avance, et en un petit comité composé de quelques membres acquis d'avance ou partie prenante, le contenu de la loi qu'il conviendra de réussir à faire voter et qui contiendra tous les éléments de ce que devra être la future banque centrale. Ce fut la réunion de l'île Jekyll.
- **Deuxièmement**, il convenait d'assurer l'élection d'un nouveau Président favorable à leurs intérêts afin qu'il n'y ait pas d'obstacle inattendu à partir de la Maison Blanche.



- **Troisièmement**, il ne fallait pas oublier de mener des actions ciblées au Congrès, afin de conquérir une majorité favorable au projet.
- **Quatrièmement**, il était capital d'entreprendre une vigoureuse et habile campagne publicitaire dans la presse et dans les milieux intellectuels en choisissant des journalistes connus et des professeurs directement payés par les groupes financiers, propriétaires des journaux ou importants actionnaires des Universités sollicitées, afin d'endormir l'hostilité de l'opinion publique et la convaincre du bien-fondé des "réformes" proposées. Chaque secteur eut donc son chef de corps d'armée : au **Colonel House** fut dévolue la campagne de l'élection présidentielle, puis de l'action psychologique sur le Président; au **Sénateur Aldrich**, l'action sur le Congrès ; aux financiers la corruption de la presse et l'achat des agents d'influence. Mais l'homme qui tirait les ficelles dans les coulisses fut le puissant banquier allemand, **Paul Warburg** en liaison avec le **Colonel House**, eux-mêmes téléguidés par la puissante **Maison Rothschild de Londres**. **Paul Warburg** fut

en effet le chef d'orchestre de toute cette opération.

Allemand et co-proprétaire avec son frère **Félix** de la banque familiale de Hambourg, il avait épousé en 1893 la fille de **Salomon Loeb**, de la banque new-yorkaise Kuhn, Loeb & Co et s'était installé aux Etats-Unis. Or cette banque était le poisson-pilote des Rothschild européens aux Etats-Unis, ce qui signifie que Paul Warburg était, en l'espèce, l'homme de paille des Rothschild. Lui et son frère étaient devenus co-actionnaires de la banque du beau-père - laquelle avait fusionné avec **Lehman Brothers** en 1977, mais avait connu, comme on s'en souvient, une triste fin en forme de faillite en 2008. Cependant, au début du XXe siècle, Kuhn, Loeb & Co connaissait une si insolente prospérité que le nouvel associé et gendre s'était vu gratifié d'une rémunération mirobolante pour l'époque de cinq millions de dollars par an, simplement destinée à lui assurer la liberté de préparer la réforme du système monétaire américain en vue de l'aligner sur le modèle de la banque centrale d'Angleterre - la première au monde - qui appartenait à des banquiers privés depuis sa création en 1694. C'était le modèle que les conspirateurs de l'île Jekyll rêvaient de reproduire aux Etats-Unis.

Ce sont donc les groupes bancaires internationaux **Eugène Meyer, Lazard Frères, J. & W. Seligman, Ladenburg Thalmann, Speyer Brothers, M. M. Warburg et Rothschild Brothers** qui, à travers leurs succursales américaines, menèrent en sous-main toute la campagne. On voit qu'ils s'étaient préparés de longue date pour un marathon politique et que la réunion de l'île Jekyll était loin d'être improvisée.

7 - La réunion secrète des banquiers dans la propriété du Sénateur Aldrich dans l'île Jekyll et ses conséquences ▲

J'ai longuement parlé de cette expédition dans mon texte précédent. J'ai également décrit les circonstances rocambolesques de la parution de l'ouvrage de **Mullins** qui continue d'être ostracisé, alors qu'Eustace Mullins est le premier historien qui soit remonté le plus près possible de la source de la naissance de la FED. Depuis lors, tout le monde s'inspire de ses travaux et, sans jamais le citer, les pille sans vergogne.

Voir: Aux sources1 - La conspiration de l'île Jekyll

C'est grâce à lui qu'une connaissance détaillée des circonstances du voyage et du séjour des dix participants à ce conclave est désormais répandue dans le public. On sait aujourd'hui que le **Colonel House** faisait lui aussi partie du petit groupe de la dizaine de "*conspirateurs*" déguisés en chasseurs de canard qui s'est réunie à huis clos durant une semaine dans la propriété du Sénateur Aldrich bien que Mullins, bizarrement, ne le cite pas. Peut-être parce qu'à la fin de l'année 1910, ce personnage n'avait encore aucun pouvoir politique officiel et n'exerçait aucune fonction notable dans le privé. Néanmoins sa présence parmi les banquiers à une telle assemblée donne une idée de la force des liens de confiance qui l'unissaient à eux. Le terme de "*conspirateurs*" donne, aujourd'hui encore, de l'urticaire aux défenseurs des banquiers. Mais c'est le terme même qu'emploie l'un des participants à cet élégant raout, **Frank A. Vanderlip**, dans l'autobiographie qu'il a rédigée en 1935 : *From Farmboy to Financier (Du garçon de ferme au financier)*: "J'étais aussi discret et aussi prudent que peut l'être un **conspirateur**."

Nous savions que nous ne devons pas être découverts, ou alors, tout le temps et les efforts que nous avons consacrés à ce travail seraient détruits. S'il avait été révélé que notre petit groupe s'est réuni et qu'il a, en commun, rédigé un projet de banque central, celui-ci n'avait aucune chance d'être accepté par le Congrès... Je ne crois pas qu'il soit exagéré considérer que notre expédition à Jekyll Island fut la source de ce qui est devenu le Federal Reserve System. (...) Les résultats de cette conférence furent entièrement confidentiels. Même le fait qu'il y ait eu une réunion n'était pas autorisé à être rendu public (...)", car le Sénateur Aldrich "a fait promettre à tous les participants de garder le secret" écrit de son côté Paul Warburg dans le compte-rendu qu'il fit dix-huit ans après les événements dans *The Federal Reserve System, Its Origin and Growth*, Volume I, p. 58, Macmillan, New York, 1930 (cité par Mullins).

Le plan Warburg rédigé lors du conclave de l'île Jekyll, fut consigné dans le rapport Aldrich. En bons chasseurs de canards, les "*conspirateurs*" utilisèrent ensuite la technique bien connue du **leurre**. Deux plans aux noms différents, mais aux contenus quasi identiques furent lancés dans le public et chacun eut ses détracteurs virulents et ses partisans enthousiastes : le **Rapport Aldrich** qui faisait l'unanimité contre lui, était défendu par les Républicains et passait pour être le plan des trusts bancaires, et la **Loi de Réserve Fédérale**, défendue par les Démocrates, était censée préserver les intérêts des citoyens. Bien que le terme de "**Banque centrale**" eût été soigneusement évité, c'était bien de cela qu'il était question dans les deux cas, pour le plus grand profit des banquiers, en application de la phrase du vieux, richissime et cynique John Pierpont Morgan : "*La Monnaie est une matière première*" - à l'instar des pommes-de-terre ou des tomates - à cette petite différence près que les banquiers n'ont aucun mal à produire cette "*matière première-là*".

Cette conception agricole de la monnaie est un reflet fidèle de celle exposée par Jacques Attali dans l'ouvrage cité ci-dessus: "*Pour le peuple juif, (...) écrit-il, il n'y a aucune raison d'interdire le prêt à intérêt à un non-juif, car l'intérêt n'est que la marque de la fertilité de l'argent.*" Pour pimenter encore plus le stratagème, **Nelson Aldrich**, qui venait de perdre son poste de Sénateur ainsi que Frank Vanderlip - les deux principaux meneurs de la cabale en faveur de Wall Street - attaquèrent violemment la Loi de Réserve Fédérale, lui reprochant d'être beaucoup trop hostile aux banquiers. Comme justement le Congrès était lui aussi majoritairement hostile aux trusts, les congressistes furent dupes de cette rouerie et se ruèrent sur le leurre.

Les chapitres I à IV de l'ouvrage de Mullins qui traitent de la naissance de la FED sont dignes d'une enquête de Sherlock Holmes et se lisent comme un roman policier. Peu de membres du Congrès avaient eu le courage de s'opposer publiquement à l'un et à l'autre plan des banquiers. Le député **Charles Lindbergh** fut l'un de ces opposants les plus combattifs. Père du célèbre aviateur, il avait déclaré le 15 décembre 1911 : "*Le gouvernement poursuit d'autres trusts en justice, mais il soutient le trust monétaire. J'ai attendu patiemment pendant plusieurs années l'occasion d'exposer le niveau erroné atteint par la masse monétaire et de montrer que le plus grand des favoritismes est celui que le gouvernement a étendu au trust monétaire.*"



Le 23 décembre 1913, au moment où la loi fut votée, amer, il prononça au Congrès un discours prémonitoire, et plus actuel que jamais, compte tenu de ce que sont devenus Wall Street et la Fed: "*Cette Loi établit le trust le plus gigantesque de la terre. Lorsque le Président signera ce projet de loi, un gouvernement invisible, celui de la puissance monétaire, sera légalisé. Le peuple peut ne pas s'en rendre compte immédiatement, mais le jour du jugement n'est éloigné que de quelques années. Les trusts réaliseront bientôt qu'ils sont allés trop loin, même pour leur propre bien. Pour se délivrer de la puissance monétaire, le peuple devra faire une déclaration d'indépendance. Il pourra le faire en prenant le contrôle du Congrès. [...] Ceux de Wall Street n'auraient pas pu nous tromper si vous, les Députés et les Sénateurs, n'aviez fait du Congrès une fumisterie. [...] Si nous avions un vrai Congrès du peuple, la stabilité règnerait. Le plus grand crime du Congrès est le vote de son système monétaire. Le pire crime législatif de tous les temps est perpétré par ce projet de loi bancaire. Les groupes parlementaires et les chefs de partis ont à nouveau agi et empêché le peuple d'obtenir le bénéfice de son propre gouvernement.*"

Le député **Louis Mc Fadden** avait, lui aussi, manifesté une opposition violente et écrivit: "*Un système bancaire mondial est en train de mettre en place un super Etat contrôlé par les banquiers internationaux. (...) Ils travaillent ensemble à l'asservissement du monde au nom de leur propre intérêt. La Fed a usurpé le pouvoir du gouvernement.*"



Car les circonstances du vote au Congrès avaient fait, elles aussi, l'objet de ruses, de manipulations, de tractations secrètes dans les coulisses, de marchandages. Là encore les deux mêmes larrons, **Paul Warburg** et le **Colonel House**, avaient été à la manœuvre. George Sylvester Viereck écrivit : "*Les Schiff, Warburg, Kahn, Rockefeller et Morgan avaient placé leur confiance en House. Lorsque la législation sur la Réserve Fédérale prit enfin une forme définitive, House fut l'intermédiaire entre la Maison-Blanche et les financiers.*" (**George Sylvester Viereck, The Strangest Friendship In History, Woodrow Wilson and Col. House**, Liveright, New York, 1932.)

Paul Warburg

L'opération de vote au Congrès se déroula cependant d'une manière extra-ordinaire dans ce genre d'enceinte. En effet, le **Federal Reserve Act** fut présenté en catimini et dans une discrétion absolue, le 23 décembre 1913, dans la nuit, entre 1h30 et 4h30, au moment où les membres du Congrès étaient soit endormis, soit en vacances pour les fêtes de Noël. Les députés démocrates présents étaient persuadés, à l'instar du Président Wilson, qu'ils votaient contre le projet des banquiers et "*en faveur de la réduction des privilèges des banquiers*". Il s'agit d'un stratagème classique, mais inusable. L'actuel Président de la République française l'a récemment utilisé avec succès en faisant voter par une majorité obséquieuse un traité de Lisbonne qui n'est que le frère jumeau d'un traité constitutionnel refusé par un referendum, et passé dans un shaker de manière à créer un désordre tel qu'il devenait difficile de s'y retrouver. Nietzsche nous avait prévenus: "*L'État ment dans toutes ses langues de la terre ; et, dans tout ce qu'il dit, il ment – et tout ce qu'il a, il l'a volé...*" (Zarathoustra)



Et pendant ce temps, les journaux appartenant aux banquiers publiaient des articles délirants d'enthousiasme, chantaient la grâce du cadeau de Noël, prédisaient des lendemains qui chantent et une prospérité sans limites pour toutes les classes de la société. Le lendemain du jour mémorable du vote, le 24 décembre 1913, le banquier **Jacob Schiff** remerciait le diligent homme de l'ombre: "*Mon Cher Colonel House. Je veux vous dire un mot pour le travail silencieux, mais sans aucun doute efficace, que vous avez fait dans l'intérêt de la législation monétaire, et vous féliciter de ce que cette mesure a été finalement promulguée en loi. Tous mes meilleurs vœux. Sincèrement votre, JACOB SCHIFF.*"

Jacob Schiff

On ne peut s'empêcher de voir dans ce document le ton et le contenu du commanditaire à son subordonné et exécuteur. Le Président Wilson, pourtant "créé" par les banquiers et exceptionnellement favorable à leurs plans avait, à la surprise générale, renâclé au dernier moment et avait refusé de signer le décret destiné à

donner force de loi à ce vote.

Le banquier **Bernard Baruch**, qui jouera un rôle capital dans la politique des Etats-Unis dans les années qui allaient venir, s'était précipité à la Maison Blanche et avait arraché l'accord du Président qui contestait, non point le principe ou l'ensemble de la loi, mais des détails concernant les nominations à l'intérieur du système.

Bernard Baruch

Néanmoins, en 1916 prenant tardivement conscience des conséquences de cette loi et des restrictions qu'elle apportait au pouvoir exécutif - le sien - il manifesta, des regrets et émit forces gémissements d'impuissance: "**Notre grande nation industrielle est contrôlée par leur système de crédit. Notre système de crédit est privatisé, c'est pourquoi la croissance du pays ainsi que toutes nos activités sont entre les mains d'une poignée d'hommes qui si nécessaire, pour des raisons qui leur son propres, peuvent geler, vérifier et détruire la liberté économique. Nous somme devenus un des plus mal gouvernés, des plus contrôlés et des plus soumis de tous les gouvernements du monde civilisé. Il ne s'agit plus d'un Gouvernement libre d'opinion ni d'un Gouvernement de conviction élu à la majorité mais d'un Gouvernement soumis à la volonté et à la fermeté d'un petit groupe d'hommes dominants.**" (L'Economie Nationale et le Système Bancaire, document sénatorial N°3, N° 223, 76ème Congrès, 1ère session, 1939. C'est pourquoi les journalistes, et même les historiens qui attribuent la paternité de la FED au Président Woodrow Wilson, alors que sa contribution à ce projet fut pratiquement nulle, ne connaissent pas les circonstances de sa venue au monde.

8 - Le Colonel House : de la FED au sionisme et vice versa ▲

Bien qu'il n'ait rencontré Woodrow Wilson qu'en 1911 alors que celui-ci venait d'être élu Gouverneur démocrate de l'Etat du New-Jersey après avoir exercé pendant dix ans la fonction de Président de l'Université de Princeton, le Colonel avait, dès 1910, amarré sa "Fortune", c'est-à-dire son sort et son avenir, à un candidat "*qu'un groupe d'hommes secrets*" avait choisi en préparant activement son élection selon les règles mises en pratique au Texas. Le choix de ce candidat par le parti démocrate était inattendu pour le grand public. Mais les banquiers n'avaient pas oublié que durant la grande panique boursière de 1907 le professeur Wilson avait eu le bon goût et l'esprit d'à propos de déclarer: "*Tous ces problèmes pourraient être évités si nous nommions un comité de six ou sept hommes à l'esprit civique tels que J.P. Morgan pour s'occuper des affaires du pays.*" (Cité par **Eustace Mullins**, in **Les secrets de la Réserve fédérale, La Connexion Londonienne**)

Woodrow Wilson

Autrement dit, l'idéaliste professeur Wilson commençait à avancer ses pions, car voir dans le principal responsable et le grand bénéficiaire de la crise, **John Pierpont Morgan**, le meilleur thérapeute chargé de remédier à la débâcle bancaire qu'il avait en grande partie provoquée ne pouvait être l'effet d'un aveuglement involontaire. Si bien que, dès avant son élection au poste de Gouverneur, l'honorable professeur avait été récompensé par une nomination à la tête de la fameuse "*Commission Aldrich*" chargée de préparer le pays, la presse et les hommes politiques au projet des banquiers concocté durant la célèbre réunion secrète camouflée en "*chasse au canard*" dans l'île Jekyll. Il semble qu'il s'agisse là d'une constante de la politique américaine: on fait appel à l'empoisonneur pour administrer au moribond le contrepoison censé salvateur en oubliant que l'empoisonneur pense d'abord à se servir lui-même. Ainsi, hier, c'est le richissime **Henry Paulson**, Secrétaire au Trésor de la précédente Administration, ancien PDG de la plus grosse banque d'affaires de Wall Street - **Goldman Sachs** - et l'un des principaux inventeurs du casino boursier créateur du modèle injuste et pervers à l'origine de la crise bancaire des années 2008-2009 et qui est en train de conduire le monde à des désastres imprévisibles, qui s'était vu chargé par le Président **G. W. Bush** de la mission de réformer le système bancaire.

Et aujourd'hui, c'est **Timothy Geithner**, l'un des grands responsables de la mise en place des produits financiers pourris, qualifiés sobrement de "*toxiques*" du temps qu'il était à la tête de la FED de New-York - la plus importante parmi les dix régions fédérées regroupées sous le nom de Federal Reserve System - que le **Président Obama** charge de cette mission. Il la remplit, comme prévu, c'est-à-dire en servant ses amis et lui-même, donc en continuant avec une belle constance à pratiquer, en accord avec le Président actuel de la FED, **M. Ben Bernanke**, une politique monétaire inflationniste et à renflouer, avec l'argent des contribuables, des organismes de prêts hypothécaires aventureux, le tout au détriment des citoyens américains et des Etats étrangers possesseurs de réserves en dollars et détenteurs de bons du trésor, tout en continuant à servir à ses amis de mirobolants "bonus". **MM. Geithner et Bernanke** savent parfaitement qu'il sera impossible de jamais rembourser cette dette. Aux banquiers les bénéfices, aux citoyens les dettes. Parmi les "**hommes secrets**" qui, en 1911 choisirent le candidat à la présidence de la République, il en est un, plus secret encore que les banquiers, dont l'influence fut importante, le **rabbin Wise**. Ce petit-fils du grand rabbin de Hongrie introduisit le sionisme talmudique dans un milieu que dominaient les juifs allemands alors vigoureusement hostiles au sionisme. Sa rencontre avec **Theodor Herzl** à Bale en 1898 redoubla son zèle. En compagnie de **Louis Brandeis** et de **Felix Frankfurter**, il fonda la première organisation sioniste des Etats-Unis chargée de représenter les juifs non pas en tant qu'individus, mais comme une communauté homogène. Ainsi, dès 1918, il put convoquer le premier **Congrès juif américain**. Mais dès le début des années 1900, son influence auprès des hommes politiques américains était telle qu'il pouvait se flatter de les rencontrer secrètement à sa demande aussi souvent qu'il le souhaitait.

La rencontre du Gouverneur du New-Jersey et du Colonel House en 1911 est décrite comme un véritable coup de foudre réciproque qui créa entre les deux hommes une intimité intellectuelle telle, qu'une fois élu, celui-ci devint l'alter ego du Président. Son biographe rapporte qu'il aurait déclaré : "**M. House est ma deuxième personnalité. Il est mon moi indépendant. Ses pensées et les miennes ne font qu'un.**" Au cours de la campagne électorale, le Colonel House avait incité le candidat à rendre beaucoup plus qu'un hommage appuyé au sionisme.

Il s'agissait d'un véritable engagement identifiant les intérêts de l'Amérique à ceux du mouvement né du premier congrès de Bâle de 1897: "**Je ne suis pas ici pour exprimer notre sympathie envers nos concitoyens juifs, annonça-t-il - mais pour rendre évident notre sentiment d'identité avec eux. Ceci n'est pas leur cause: c'est celle de l'Amérique.**"

On ne peut décrire plus clairement que dans cette profession de foi la politique étrangère qui prévaut encore de nos jours et qui n'a fait que s'amplifier, comme on l'a vu récemment avec les "**déclarations d'amour obligatoires**" à un pays étranger que doit proférer publiquement tout candidat à un poste de responsabilité gouvernementale et les enquêtes scrupuleuses menées par les innombrables associations pro-israéliennes et notamment l'**Anti-Defamation Ligue (ADL)** créée en 1913 par les membres de la loge maçonnique ethnique **B'nai B'rith** (les Enfants de l'Alliance en hébreu) afin de découvrir les plus infimes hérésies qui disqualifient automatiquement les renégats. Une fois le Président élu, le rabbin Wise a pu déclarer: "**Nous avons reçu une aide chaleureuse et encourageante de la part du Colonel House, ami intime du Président. (...) House a non seulement fait de notre cause l'objet de son attention particulière, mais a servi d'officier de liaison entre l'administration de Wilson et le mouvement sioniste.**"

On ne peut s'empêcher d'évoquer la scène du candidat Barack Obama, qui, in *illo tempore*, se déclarait "l'ami" du philosophe et musicien palestinien **Edward Saïd** et soutenait la résistance palestinienne, mais et qui n'avait pas hésité, durant sa campagne à promettre, lors d'un discours devant les membres exultants de l'AIPAC, une kippa perchée sur le sommet de son crâne, que Jérusalem tout entière devait être la capitale de "*l'Etat juif*". Depuis lors, il a fait machine arrière, mais la promesse est restée dans les esprits de ceux qui l'ont entendue. Les "*anges gardiens*" qui veillaient sur lui à Chicago l'ont suivi à la Maison Blanche. Quant au Colonel House, il avait lui-même révélé dans ses **Papiers intimes** publiés en 1926 à quel point il avait maîtrisé dans tous ses détails la campagne de "*son*" candidat: il avait, dit-il, rédigé lui-même tous ses discours et lui avait interdit de suivre d'autres conseils que les siens. Ses confidences nous apprennent que son emprise fut telle que M. Wilson "*admit des imprudences*" et "*promit de ne plus prendre d'initiatives indépendantes*".

Cette scène du pénitent devant son juge est rapportée avec un certain cynisme dans le roman autobiographique où Philippe Dru (House) décrit à un comparse comment il avait enserré Rockland (Wilson) dans les bandelettes de la soumission : "*Quand il raconta les efforts de Rockland pour se libérer et comment il l'avait contraint à faire amende honorable, se tordant sous son échec, ils éclatèrent d'un rire sarcastique.*" Cette remarque est à rapprocher d'une phrase quelque peu fanfaronne du Colonel lui-même qui éclaire sa lucidité et son habileté psychologique. Elle explique l'emprise qu'il exerça sur le Président ... jusqu'à ce qu'un autre - le banquier **Bernard Baruch** - le remplace dans ce rôle : "*Avec le Président, comme avec tous les hommes que j'ai cherché à influencer, mon intention a toujours été de lui faire croire que les idées qu'il tirait de moi étaient les siennes*". (Howden)

Il existe une similitude confondante entre les moyens et les méthodes utilisées pour réussir à faire élire un petit gouverneur du New-Jersey plutôt effacé et totalement inconnu de l'immense majorité du pays et de la classe politique, mais mégalomane, et ceux qui ont porté au pouvoir le sénateur de l'Illinois, tout aussi inconnu du grand public, le fringant et éloquent métis Barack Obama, destiné à servir de psychopompe flatteuse à une image des Etats-Unis que la folie messianico-guerrière de son prédécesseur avait réduite à l'état



Churchill - Baruch - Eisenhower

d'embryon desséché. En plus du soutien évoqué ci-dessus, celui-ci avait bénéficié d'une manne de plus de 605 millions de \$, soit quatre fois plus que son adversaire. Leur point commun réside dans la discrétion de leur carrière avant leur candidature ainsi que dans les sommes vertigineuses qui ont assuré leur élection. C'est à ce critère qu'on mesure dans ce pays les chances de l'élection du candidat. La victoire s'achète très cher.

Certes, les groupes bancaires financent en général TOUS les candidats : en l'espèce, ils avaient abondamment financé non seulement le gouverneur Wilson, qui avait promis de substituer la morale à l'argent comme fondement de la politique étrangère, mais aussi le favori des sondages, le républicain **William H. Taft**, candidat à sa réélection, lequel avait déclaré que la diplomatie n'est destinée qu'à renforcer l'influence commerciale, ainsi qu'un troisième larron surgi au dernier moment, l'avant-dernier Président, du parti Républicain lui aussi, candidat à un nouveau mandat qui annonçait un mandat de "chasseur de trusts". Il faut lire la savoureuse description que fait de cet épisode l'ouvrage exceptionnel d'**Eustace Mullins, LES SECRETS DE LA RÉSERVE FÉDÉRALE, La Connexion Londonienne**. Dans son chapitre III, l'auteur écrit: "*Soudain, Théodore Roosevelt se porta candidat. Il annonça qu'il se présentait comme candidat d'un troisième parti. S'il n'avait été exceptionnellement bien financé, sa candidature aurait été grotesque. De plus, il reçut une couverture illimitée des journaux, supérieure à celle de Taft et de Wilson réunis. En tant que républicain et ancien président, il était évident que Roosevelt taillerait en profondeur dans les voix de Taft. Cela s'avéra être le cas et Wilson remporta l'élection.*"

Mullins précise que "*les auditions parlementaires révéleront que dans la firme Kuhn, Loeb Company, Félix Warburg soutenait Taft, que Paul Warburg et Jacob Schiff soutenaient Wilson et qu'Otto Kahn soutenait Roosevelt*", mais les montants n'étaient pas à la même hauteur et il oublie de signaler la généreuse contribution apportée à Wilson par le banquier qui affichait ouvertement un sionisme militant, **Bernard Baruch**. Il jouera d'ailleurs un rôle considérable dans la politique américaine jusqu'au Président Eisenhower compris.

9 - Le second mandat du Président Wilson ▲

Après l'élection, très rapidement, une relation extraordinairement intime s'établit entre House et Wilson. Elle couvrait non seulement les questions politiques, mais s'étendait au domaine le plus intime au point qu'une ligne téléphonique directe fut installée entre la Maison Blanche et le domicile privé du conseiller particulier. Refusant tous les postes officiels que le nouveau Président lui offrait, le Colonel House préféra continuer à jouer le rôle d'éminence grise dans lequel il excellait. A partir de cette date, les pouvoirs dont il disposait "*dépassent l'imagination*" écrivent ses biographes. Ambitieux tous les deux, Wilson et House étaient étonnamment complémentaires: le style rhétorique de Wilson faisait de lui un orateur au mieux de sa forme devant un public, alors que House aimait l'ombre et l'action dans les coulisses. "*Je déteste les discours. Je préfère jouir du frisson qui me vient à travers les autres*" avait-il coutume de dire. Wilson voyait dans ce comportement le signe d'une absence totale d'égoïsme et d'un dévouement majeur à la sa personne: "*Ce que j'aime chez House, disait-il, c'est qu'il est l'homme le plus discret que j'aie jamais connu. Tout ce qu'il désire, c'est servir le bien commun et m'aider.*"

Le Colonel House et le Président Wilson

Lors de la réélection de Wilson de 1916 le Colonel House joua un rôle encore plus important qu'en 1912 - bien que l'élection ait été gagnée de justesse. A son habitude, House n'avait aucun rôle officiel dans l'organigramme de la campagne mais fut omniprésent. "*C'est lui qui planifiait l'ensemble, dirigeait les finances, choisissait les orateurs, imposait la stratégie et la tactique*" écrit Hodgson. Au cours du second mandat de Woodrow Wilson, le Colonel House devint une sorte de Président bis. D'ailleurs ce dernier disait à qui voulait l'entendre que "*ses pensées et les miennes sont unes*" (Arthur Howden). Le **juge Brandeis**, qui consacrait sa vie au sionisme, devint le "*conseiller présidentiel sur la question juive*" et deux autres figures éminentes du sionisme jouaient également un rôle important dans le Cabinet, le **rabbin Wise** et le banquier **Bernard Baruch**. Voilà un calque presque parfait de la brochette "*d'anges gardiens*" qui veillent sur le Président Barack Obama et forment son Cabinet.

C'était le Colonel qui avait choisi le slogan de la campagne électorale: "**Il nous a préservés de la guerre**". Ce slogan était destiné à flatter le pacifisme du pays. Or, en même temps qu'il avait l'air de partager le pacifisme de Wilson, House militait ardemment en sous-main pour l'entrée en guerre des Etats-Unis. De plus, au début des hostilités, l'opinion publique était majoritairement pro-allemande en raison de l'immense colonie d'origine allemande omniprésente dans les médias et Berlin était encore le centre du sionisme international. Le Secrétaire d'Etat de l'époque, **William Jennings Bryan**, pacifiste et anti-impérialiste convaincu, dénonça dans un rapport: "*Les vastes intérêts des banques*" qui étaient "*profondément intéressés par la guerre mondiale, en raison des amples opportunités qu'elles offraient à réaliser de gros profits*".



En effet, cette guerre rapporta directement 200 millions de dollars à J.D. Rockefeller, mais comme les Etats-Unis durent emprunter 30 milliards, augmentés, évidemment, des intérêts payés à la Réserve fédérale qui venait opportunément d'être officiellement constituée, les profits des banquiers internationaux se trouvèrent exponentiellement augmentés. Le Colonel House devint donc de fait le vrai Ministre des affaires étrangères. A ce titre, il commença à prêcher la nécessité de bâtir une grande armée et une marine puissante.

"Pendant que le Président rêvait de sauver le monde, House commençait à envisager la possibilité que les USA deviennent une puissance mondiale", écrit son dernier biographe Hodgson. Il donc est l'homme qui lança les Etats-Unis sur la voie de l'empire militaire conquérant.

10 - La Première guerre mondiale ▲

Un dramatique événement survenu en 1915 accéléra le changement de la psychologie des Etats-Unis à l'égard des belligérants européens, et notamment à l'égard de l'Allemagne: il s'agit de l'attaque par un sous-marin allemand du paquebot anglais, le **Lusitania**, qui transportait à la fois des munitions et 1198 passagers, dont 125 Américains. Mais les archives diplomatiques permettent de reconstituer les motivations de ce drame en forme de complot. Un entretien entre le **Colonel House** et **Sir Edward Grey**, le Ministre des Affaires Étrangères anglais envoyé par son gouvernement avec la mission de convaincre les États-Unis d'entrer dans la guerre aux côtés de la France, de l'Angleterre et de la Russie, est révélateur : "*Que feraient les Américains si les Allemands faisaient couler un paquebot avec des passagers américains à son bord?*" avait demandé le Ministre anglais. A quoi le Colonel House avait répondu : "*Je pense qu'une vague d'indignation emporterait les États-Unis et que cela en soi-même serait suffisant pour nous amener à la guerre.*"

Le Lusitania

L'envoi du Lusitania le 7 mai 1915 dans une zone de guerre sillonnée par ces redoutables navires, indétectables à l'époque, ressortissait d'autant plus à une machination criminelle que l'ambassade d'Allemagne avait fait paraître des avertissements très clairs dans le **New York Times**, prévenant les passagers que s'ils montaient à bord du Lusitania, ils le feraient à leurs risques et périls. Les Etats-Unis sont coutumiers de ce genre de montages. Ainsi le Président **Mac Kinley** a pris le prétexte d'une explosion à bord du cuirassé **Le Maine** pour déclarer la guerre à l'Espagne et "libérer" Cuba - on sait depuis le renflouage du navire, que l'explosion était accidentelle et venait des munitions stockées trop près des chaudières du navire, comme le prouve le type de déchirures de la coque. En août 1964, le président **Lyndon B. Johnson** a pris le prétexte d'une attaque des destroyers US dans le **Golfe du Tonkin** afin de



déclarer la guerre au Vietnam du Nord - on sait aujourd'hui qu'il s'agissait d'un mensonge délibéré. Il a été révélé par le commandant de marine **James Stockdale** survolant cette nuit-là le Golfe de Tonkin que les navires US tiraient sur des cibles fantômes et qu'il n'y avait pas eu d'attaque du tout. L'attaque de **Pearl Harbour** le 7 décembre 1941, en revanche, a bien existé mais le commandement ayant reçu un avertissement de guerre imminente, les navires auraient pu être mis à l'abri si l'avertissement avait été correctement interprété. Je ne rappelle que pour mémoire les mensonges sur les charniers serbes et les introuvables armes de destruction massive de Saddam Hussein à l'origine des guerres de Yougoslavie et l'Irak. Les sous-marins étaient la nouvelle arme de destruction massive inventée par les Allemands et qu'ils étaient seuls à posséder à l'époque.

Les ravages qu'elle avait opérés dans les approvisionnements des alliés étaient si considérables que les alliés étaient en difficultés sur le champ de bataille européen. Cherchant à profiter de son avantage, l'Allemagne avait proposé une paix fondée sur le retour aux conditions qui prévalaient avant le déclenchement des hostilités. Mais le Ministre anglais des affaires étrangères envoyé aux USA s'est montré d'autant plus pressant à essayer de vaincre le pacifisme du Président américain que le puissant mouvement sioniste anglais, qui ne rêvait que de la Palestine, avait impérativement besoin d'une victoire anglaise sur l'empire ottoman au Moyen Orient où l'Angleterre était également engagée, et donc d'une poursuite de la guerre. La France n'avait pas non plus intérêt à une paix fondée sur le *Status quo ante basis*, car cela aurait signifié le renoncement définitif à l'Alsace et à la Lorraine conquises par l'Allemagne après la défaite de 1870. Pendant ce temps, les sionistes menaient une intense campagne de lobbying auprès du gouvernement anglais. J'y reviendrai dans la 2eme partie. Ce n'est donc pas un



hasard si c'est au représentant de la puissante **Maison bancaire Rothschild de Londres, Lord Lionel Walter Rothschild**, par ailleurs sioniste militant, que le Ministre des affaires étrangères anglais qui avait remplacé Sir Edward Grey, **Lord Arthur James Balfour**, écrit une lettre personnelle "**addressed to his London home at 148 Piccadilly**", dans laquelle on peut, certes, voir une évidente "*déclaration d'amour*" à l'égard du sionisme ...et rien de plus .

Cher Lord Rothschild, Par Lord Balfour... Le 2 novembre 1917

J'ai le plaisir de vous adresser, au nom du gouvernement de Sa Majesté, la déclaration ci-dessous de sympathie à l'adresse des aspirations sionistes, déclaration soumise au cabinet et

approuvée par lui. Le gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif, et emploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif, étant clairement entendu que rien ne sera fait qui puisse porter atteinte ni aux droits civils et religieux des collectivités non juives existant en Palestine, ni aux droits et au statut politique dont les Juifs jouissent dans

tout autre pays. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir porter cette déclaration à la connaissance de la Fédération sioniste.

Arthur James Balfour

Lord Balfour

Ce document ambigu abusivement appelé "**Déclaration Balfour**" reflète toute la duplicité de la politique étrangère de la "*perfidie Albion*". Elle contredisait la promesse faite en 1916 au **Chérif Hussein de la Mecque** par **Kitchener**, ministre de la guerre, de former un royaume arabe recouvrant toute la péninsule arabique et le Croissant fertile. Pourquoi le Ministre des affaires étrangères de la France n'adressait-il pas une lettre personnelle au Président du CRIF, lui promettant un "*foyer national juif*" en Bavière, au Danemark ou sur la planète Mars? En effet, en novembre 1917, la couronne britannique n'exerçait aucun droit légal sur un territoire qui dépendait de l'empire ottoman, dont le démembrement n'est devenu officiel qu'à la suite du **Traité de Sèvres du 10 août 1920**. *Et quid*, en l'espèce, du fameux "*droit de peuples à disposer d'eux-mêmes*" brandi, mais jamais mis en pratique, ni au Moyen-Orient, ni lors du saucissonnage de l'Europe?

Parmi les motivations politiques qui expliquent le reniement de la parole donnée aux Arabes, il faut ajouter les convictions personnelles des membres du gouvernement anglais et leur adhésion psychologique au puissant mouvement religieux inspiré par l'Ancien Testament qu'on appelle le "**sionisme chrétien**" dans les pays anglo-saxons. Toujours est-il que le torpillage du Lusitania avait changé la psychologie des Etats-Unis à l'égard de l'Allemagne et le Colonel House travaillait ardemment dans le sens de l'entrée en guerre. Il avait averti le Président que les Américains "*ne pourraient pas continuer à demeurer des spectateurs neutres*" (Hodgson). Ce revirement de l'opinion provoqua à titre collatéral la démission du Secrétaire d'Etat le plus pacifiste du gouvernement, **William Jennings Bryan**. Il fut remplacé par **Robert Lansing** dont la discrétion légendaire donna naissance à une plaisanterie qui fit le tour de Washington:

"Question : *Comment épelez-vous Lansing ? Réponse H-O-U-S-E.* "

Mais le drame du Lusitania n'avait pas suffi à vaincre la conviction pacifiste du Président. Le Colonel House révèle dans son Journal intime à la date du 4 janvier 1917 que le Président avait fermement confirmé sa position: "***Il n'y aura pas de guerre, le pays n'a nullement l'intention de se laisser entraîner dans le conflit. Nous sommes le seul pays neutre parmi les grands peuples de race blanche et cesser de l'être serait un crime contre la civilisation***". (*Intimate Papers*, tome II, page 288.) Ce comportement mettait en évidence l'incohérence psychologique et politique de l'homme Wilson dans la mesure où il ne semblait pas avoir pris conscience du fait que son pacifisme tenace le plaçait en porte-à-faux avec l'action menée par son propre gouvernement depuis le début de son premier mandat. En effet, les forces qui poussaient à la guerre, à savoir son entourage direct ainsi que les mouvements sionistes et les grands groupes financiers, constituaient précisément les forces politiques qui, dès l'origine, avaient favorisé puis payé son élection et avaient jusqu'alors soutenu ou plutôt imposé leur politique.

En retour, W. Wilson candidat, puis Président n'avait pas lésiné sur les gages donnés au mouvement sioniste et aux banquiers. Ce fut donc un jeu d'enfants pour eux d'enfoncer la frêle barrière idéologique qui leur était opposée. Une manipulation élémentaire et plutôt rocambolesque, sorte de variante de la **Dépêche d'Ems** qui avait déclenché la guerre de 1870 entre la France et la Prusse, mit le feu aux poudres. Il s'agit d'un document connu sous le nom de **télégramme Zimmermann** du nom du Ministre allemand des affaires étrangères. **Arthur Zimmermann** aurait envoyé à son homologue mexicain un télégramme lui offrant l'alliance de l'Allemagne en cas de guerre avec les Etats-Unis, afin d'aider le Mexique à reconquérir les territoires annexés par le nouvel Etat au Texas, en Californie, au Nevada, en Arizona, au Wyoming et au Colorado. La manière dont ce télégramme aurait été intercepté divergent: il en existe six versions et l'original du télégramme n'a jamais été retrouvé. Le pseudo document est daté du 16 janvier 1917, mais il ne fut divulgué par voie de presse que le 26 février 1917. Il provoqua, comme prévu, la fureur de la presse et l'indignation de la population. Le Colonel House est supposé en être l'auteur.

Le "**télégramme Zimmermann**" n'est pas le seul élément qui poussa les Etats-Unis dans la guerre: l'Allemagne ayant renforcé la guerre sous-marine était en passe d'asphyxier l'Angleterre. Mais devant l'émoi provoqué par la publication de la menace contenue dans ce document, le Président Wilson s'est vu contraint de déclarer l'intention des Etats-Unis de rejoindre les alliés européens: "**Nous ne voulons pas affirmer par une victoire la force matérielle des Etats-Unis, mais simplement défendre les droits de l'humanité dont nous sommes seuls le champion.**"

Cette déclaration de "*guerre morale*" menée au nom des "*droits de l'humanité*" dont les Etats-Unis seraient les "*champions*" sonne d'une manière étrangement familière à nos oreilles. Toutes les guerres menées par les Etats-Unis l'ont été au nom des "*droits de l'humanité*" et un champion contemporain de la "**guerre morale**" répond en écho au Président Wilson: "***Les outils de guerre ont un rôle à jouer pour préserver la paix***". (**Président Barack Obama** lors du discours qu'il prononça à Oslo le 10 décembre 2009). Mais le même belliciste "*moral*" continue de mener des guerres avouées ou sournoises en Afghanistan, en Irak, au Pakistan, au Yémen, en Somalie, au Honduras, sans compter les menaces contre l'Iran ou le Venezuela encerclé par pas moins de treize bases américaines situées en Colombie, à Panama, à Aruba et Curaçao, ainsi que par les porte-avions et les vaisseaux de la IVe Flotte.

S'y ajoute la récente provocation à l'égard de la Chine que constitue la gigantesque vente d'armes à Taiwan et le déploiement de boucliers anti-missiles dans plusieurs pays du Golfe. L'empire militaire est en marche sous la bannière de la "morale". Décidément, l'oxymoron "guerre morale" sert toujours aussi efficacement à masquer les intérêts réels de la "seule puissance militaire de la planète". (**Obama**, Ibid.). Le 6 avril 1917, le Congrès américain ayant voté l'entrée en guerre des Etats-Unis, le Colonel House entreprit de planifier le monde de l'après-guerre selon les vues et les intérêts tant des Etats-Unis que des groupes de pression sionistes qui rêvaient de la Palestine. Il fut l'initiateur de la création du groupe **The Inquiry**, composé de 126 membres, dont 119 d'origine juive, comme l'écrit **Benjamin Freedman** dans un discours prononcé à l'hôtel Willard de Washington DC en 1961. "Il est bien placé pour le savoir, écrit-il, puisqu'il était l'un d'eux". Les membres de cette "citerne pensante" - "Think Tank" - réfléchissaient au bonheur de l'humanité et plus particulièrement à celui de l'Europe dont ils étaient chargés d'aménager l'avenir politique en vue d'une paix éternelle. Tous firent partie de la pléthorique délégation qui accompagna le Président et le Colonel House à Versailles.

Alors que de nombreux historiens européens s'extasiaient sur la "doctrine Wilson" dont **Inquiry** représentait la quintessence avec son slogan du "droit des peuples à disposer d'eux-mêmes" - slogan qui n'était pas du tout destiné à s'appliquer aux peuples colonisés d'Asie et d'Afrique - **Hogdson** révèle la totale ignorance des réalités politiques européennes dont faisaient preuve ses membres: "Parmi ces universitaires de la Commission, peu d'entre eux étaient des spécialistes des affaires européennes (...) et celui qui avait été chargé de travailler sur l'Italie a reconnu plus tard qu'il ne savait pas l'italien (...) Lorsqu'il fut question du Moyen Orient, les membres d'**Inquiry** ne surent quoi dire et lâchèrent prise." Ils produisirent néanmoins un document en 14 points et ils avaient rien de moins que l'intention de les imposer tels quels.

11 - Le Colonel House à Versailles ▲

La dernière action notable du Colonel fut donc sa participation aux négociations des clauses du traité de Versailles de 1919. Le Président Wilson fut reçu en messie, mais lorsqu'il prononça son discours d'introduction, "il devint évident qu'il ignorait tout de la complexité de la situation" et son "amateurisme", écrit **Hogdson**, apparut en pleine lumière si bien qu'il semble en avoir pris conscience et rentra aux Etats-Unis à la mi-février 1919, laissant le House à la tête d'une délégation réduite avec la mission "d'agir à sa place avec sa pleine confiance" et la certitude, semble-t-il, que l'ensemble des délégations adoptera les 14 points préparés par le groupe **Inquiry** et notamment la création d'un projet qui lui tenait particulièrement à cœur, celui de la **Société des nations**, prônant la fin de toute diplomatie secrète.

Le Colonel House à Paris

La SDN verra effectivement le jour en 1920, mais ironie de l'histoire, les Etats-Unis n'en firent jamais partie, le Sénat américain s'y est opposé, considérant qu'il s'agissait d'un projet utopique. "La Société de nations est très efficace quand les moineaux crient, mais plus du tout quand les aigles attaquent", avait commenté **Benito Mussolini**. Il fallait, comme le Président Wilson, flotter dans la moyenne région de l'air pour imaginer que les Etats-Unis - ainsi que tous les autres Etats - renonceraient un jour à la diplomatie secrète. Les Américains complétèrent ce projet à la suite de la deuxième guerre mondiale mais cette fois de telle sorte que le successeur de cette institution utopique - l'**ONU** - devint l'instrument de leur puissance, comme on le voit depuis 1945. Les intérêts des alliés, notamment ceux de la France, la plus durement éprouvée par la guerre qui s'était déroulée sur son sol, n'avaient aucune raison de coïncider avec les plans concoctés par le groupe **Inquiry**, si bien House fut contraint à des compromis. Les négociations du Traité de Versailles furent si laborieuses, si complexes et si tortueuses qu'il est impossible de les résumer en quelques lignes sans sortir du sujet. En conclusion des négociations, Hogdson rapporte ces paroles prophétiques prononcées par un des "experts" officiels de la délégation américaine : "**Les clauses [du traité] ont produit une paix qui rend une autre guerre inévitable**".



12 - La disgrâce ▲

A la mi mars 1919, le Président Wilson, de retour à la table des négociations du traité de Versailles, était cette fois accompagné de sa femme **Edith Bolling Wilson**. Durant l'absence de House à la Maison Blanche, l'entourage de Wilson, c'est-à-dire sa femme **Edith**, son médecin personnel l'**Amiral Cary T. Grayson**, son secrétaire particulier, Ray Stannard Baker, ainsi que le banquier sioniste Bernard Baruch - le faiseur de rois, comme il fut appelé plus tard en raison de son exceptionnelle longévité auprès des Présidents successifs, et jusqu'à Eisenhower - réussirent à convaincre Wilson que les concessions que le Colonel House avait été contraint d'accepter ressortissaient à la plus noire trahison. Wilson rêvait de l'organisation future d'un monde idéal et de paix éternelle pendant que House, dans une négociation entre égaux, avait en face de lui des nations blessées et ruinées qui exigeaient des compensations matérielles au détriment des vaincus. Les grands principes pour un monde utopique, sans diplomatie secrète et sans guerre, étaient loin de leurs préoccupations immédiates.



L'idéalisme de ce Président qui a exercé une immense fascination non seulement dans son pays mais également dans toute l'Europe, lui valut le prix Nobel de la paix alors qu'il n'avait pas hésité à ordonner des interventions armées en Amérique centrale et dans les Caraïbes - à Cuba, à Saint Domingue et à Haïti notamment. Il rappelle le même enthousiasme délirant qui accueillit l'élection du jeune Président métis Barack Obama, dont le destin semble de plus en plus wilsonien. De plus, les nations européennes n'étaient pas encore disposées, à l'époque, à considérer que les Etats-Unis - qui, bien que s'étant officiellement déclarés belligérants en avril 1917, n'avaient réellement combattu sur le terrain que durant les quatre derniers mois qui précédèrent l'armistice du 11 novembre 1918 - imposent aux alliés un quelconque "**leadership moral et politique**", pour utiliser le terme qu'affectionne M. Barack Obama.

Dès son arrivée à Versailles à la mi-mars 1919, le Président Wilson manifesta son mécontentement, puis son irritation à l'égard de son mandataire. Il lui retira immédiatement la responsabilité de la délégation américaine, si bien que la relation de confiance entre Wilson et House se désagrégea très rapidement et finit par disparaître totalement. Leur amitié ne se remit jamais de ces dissensions. Elle s'acheva dans une incompréhension et une amertume réciproques. Après la signature du traité par les Allemands en juin 1919, le Colonel House vit une dernière fois le Président Wilson, au moment de son embarquement pour les Etats-Unis. Ce fut leur ultime rencontre et leur ultime conversation.

13 - Le Colonel House et Edith Wilson: une inimitié réciproque ▲

L'hostilité d'Edith Bolling au Colonel House remonte aux premiers temps de la rencontre en mars 1915 de la jeune veuve de 43 ans avec un Président Wilson de 58 ans qui venait, six mois auparavant, de perdre son épouse. Or, à un an de la réélection du Président, le Colonel House, responsable de la campagne électorale qui battait son plein, était persuadé que l'idylle du Président et un deuil aussi court seraient du plus mauvais effet auprès du corps électoral. En bon responsable du succès de l'élection, il fit tout son possible pour empêcher le mariage. Des calomnies coururent même dans la presse sur une élimination volontaire de la défunte.

Woodrow Wilson et sa femme Edith

Mais les tourtereaux, très épris, ne tinrent aucun compte ni des articles diffamatoires, ni des craintes des proches ou des responsables politiques sur un impact négatif de leur union. Le mariage eut lieu le 18 décembre 1915 "*dans l'intimité*" au domicile de la mariée - "*intimité*" relative... en présence de quarante invités. "*She seemed to come into my life . . . like a special gift from Heaven*", écrivit le Président. ("*Il me semblait qu'elle entraînait dans ma vie ... comme un cadeau du paradis.*"). Signe de réconciliation ou geste diplomatique destiné à signer un armistice avec une rivale qu'il n'avait pas réussi à éliminer, toujours est-il que le Colonel chargea le peintre **Adolfo Müller-Ury** de faire le portrait de la nouvelle première dame de la Maison Blanche et l'offrit aux époux.

Le Président conserva dans sa chambre à coucher jusqu'à la fin de sa vie le portrait de cette dame grassouillette et guindée, beaucoup moins jolie que sur les photos, décrite comme "*charmante, intelligente et d'un gracieux enbompoin*".

Edith Wilson, portrait d'Adolfo Müller-Ury

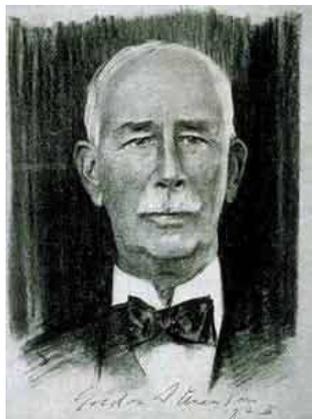
Intelligente, **Edith Wilson** l'était assurément. C'était une femme de tête qui prétendait, à l'instar de nombreuses familles de Virginie, descendre de l'indienne convertie au christianisme **Pocahontas**. La gestion d'une importante bijouterie du temps de son premier mariage en faisait une organisatrice qui voyait d'un mauvais œil l'intimité politique de son Président de mari avec le Colonel House et l'ascendant que celui-ci exerçait sur lui. Elle en était d'autant plus indisposée que le mari amoureux lui confiait également tous les secrets politiques et qu'elle se sentait de taille à remplacer un conseiller envahissant. Lorsque la santé fragile du Président qui souffrait entre autres, et depuis des années, de violents maux de tête, d'hypertension, de faiblesse cardiaque soigneusement cachés au public, se détériora au point qu'il fut, le 25 septembre 1919, victime d'une grave congestion cérébrale qui le laissa paralysé du côté droit, ce fut elle qui dirigea en réalité le gouvernement et fut appelée "**le président secret**". En tant que Président bis jusqu'à la fin du mandat de son mari, Mme Wilson s'assura qu'il n'y ait aucun contact entre un Président, lucide, mais partiellement paralysé et cloué à la Maison Blanche et son ancien conseiller.



" **Il est dangereux de décevoir un homme vaniteux et vindicatif, mais il n'est pas moins dangereux de vexer son intrigante et rancunière épouse**". (Hodgson)

Mais si Edith Wilson se comporta à l'égard du Colonel comme une femme jalouse et assez mesquine, elle fut en même temps d'un immense dévouement à son mari. Si elle assumait un rôle politique majeur, c'était essentiellement afin de protéger l'homme qu'elle aimait. Son comportement n'était d'ailleurs pas anti-constitutionnel à l'époque. Rien n'était prévu pour ce genre de situation. Le vide constitutionnel ne fut comblé qu'en 1967 par un amendement qui prévoit l'incapacité du Président. Le Président Wilson mourut le 3 février 1924 à 68 ans et Edith lui survécut jusqu'au 28 décembre 1961. Elle avait 89 ans.

14 - Les dernières années du Colonel House ▲



M. House vécut encore une vingtaine d'années après la guerre. Il continua à fréquenter les milieux politiques américains, notamment les membres du parti démocrate, mais il n'exerça plus jamais le type de pouvoir qui fut le sien entre 1912 et 1919 dans le tandem qu'il formait avec Woodrow Wilson. Il se consacra à rédiger ses mémoires et à justifier sa gouvernance. Pendant ce temps, la veuve du Président et plusieurs autres membres de son entourage s'acharnaient à diaboliser son rôle d'éminence grise et lui reprochaient les échecs du Président après la guerre. En revanche, House fut toujours loyal envers son ancien ami et ne critiqua jamais Wilson ni en public, ni en petit comité. Quand l'ex-Président mourut en 1924, le Colonel demanda s'il pouvait être présent aux obsèques, mais le banquier **Bernard Baruch**, devenu le mentor d'Edith Wilson, refusa et lui répondit que "**sa présence n'était pas souhaitée**". House ne quitta pas complètement l'action politique. Il contribua encore à l'élection de **Franklin D. Roosevelt** en 1932. Puis, gravement malade et n'ayant plus le goût de vivre, il se retira définitivement de la vie politique disant à ses visiteurs qu'il était heureux de la vie qui avait été la sienne car il

avait joué un rôle important au cours d'événements mondiaux importants. Il mourut le 26 mars 1938 à l'âge de 80 ans. Toutes ces informations figurent dans la biographie de Godfrey Hodgson. Le grand pianiste polonais Ignacy Paderewski demeura fidèle à son ami. Devenu président de la Pologne qui venait de renaître, il confia au sculpteur polonais **François Black** (1881-1959) la réalisation d'un monument en granit qui fut érigé dans le parc Paderewski à Varsovie.

15- Comprendre les raisons de l'influence du Colonel House sur le Président Wilson : la parole est à Freud ▲

Il est difficile de comprendre l'influence que le Colonel House a exercée sur le Président Wilson sans s'attarder quelque peu sur la psychologie complexe de l'homme Wilson. Lorsque le "**groupe d'hommes secrets**" décida que Woodrow Wilson serait le candidat du parti démocrate aux élections à venir et "*qu'il ferait deux mandats*" selon les affirmations du **rabbin Wise**, ni lui, ni le Colonel House ne l'avaient encore rencontré. A une question du rabbin Wise lui demandant à quelle date il avait pour la première fois rêvé à la Présidence, la réponse de W. Wilson stupéfia le rabbin, compte tenu de l'intime connaissance qu'il avait des circonstances de sa nomination : "**Il n'y eut jamais un moment après mon diplôme à l'université Davidson en Caroline du Sud, où je ne m'attendais pas à devenir président.**" La stupeur ironique du rabbin ne le décourage pas. Il insiste: "**Il n'y eut jamais un moment où je ne m'attendais pas et ne me préparais pas à devenir président.**" Comme G.W. Bush, le grand dévot que fut le Président Wilson s'est senti durant toute sa vie en communication directe avec Dieu... Et l'alter ego de G. W. Bush et complice de la destruction de l'Irak, Anthony Blair, souffre de la même pathologie. Un tel comportement rappelle également celui d'un de nos hommes d'Etat actuels, même si les symptômes de cette pathologie se traduisent par des réactions différentes. La fragilité psychologique du personnage explique pourquoi le psychanalyste **Sigmund Freud** s'est si profondément intéressé à cet homme politique, même si, écrit-il, "**plus il le connaissait, plus il le détestait**". "**Je dois commencer ma contribution à cette étude psychologique de Woodrow Wilson par l'aveu que la personne du président américain, telle qu'elle s'est élevée à l'horizon de l'Europe, m'a été, dès le début, antipathique, et que cette aversion a augmenté avec les années à mesure que j'en savais davantage sur lui**". (*Le Président Wilson*. Freud et Bullitt)

L'ouvrage signé Freud et Bullitt fut écrit entre 1930 et 1932 par un Freud déjà malade et dépressif, en collaboration avec un jeune diplomate américain, **William Bullitt**, qui avait assisté comme très jeune secrétaire de la délégation américaine, aux négociations du Traité de Versailles. Mais *Le Président Wilson* ne parut qu'en 1966. En effet, avec un tact bien compréhensible, les deux auteurs avaient convenu d'attendre la mort d'Edith Wilson, survenue en 1961, pour le faire connaître. Freud était mort depuis 30 ans, mais William Bullitt eut le plaisir de voir la parution du livre, puisqu'il vécut jusqu'en 1967. La première partie de l'ouvrage traite des thèmes classiques du freudisme : l'identification au père puis au chef ... mais aussi à Dieu. La thèse centrale du livre est de savoir **quel rapport le président Wilson a entretenu avec la folie et dans quelle mesure sa folie a influencé ou déterminé son action politique**. On comprend qu'un tel "*sujet*" ait été un terrain de jeu idéal pour les hommes de l'ombre et les éminences grises de tout poil - le **Colonel House**, **Bernard Baruch**, le **rabbin Wise** et finalement sa femme **Edith**. Freud termine son introduction par ces mots : "**Les fous, les visionnaires, les hallucinés, les névrosés et les aliénés ont, de tout temps, joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité (...), ce sont précisément les traits pathologiques de leur caractère, l'asymétrie de leur développement, le renforcement anormal de certains désirs, l'abandon sans réserves ni discernement à un but unique qui leur donne la force d'entraîner les autres à leur suite et de vaincre la résistance du monde**", et il ajoute "**les grandes oeuvres coïncident si souvent avec des anomalies psychiques que l'on est tenté de croire qu'elles en sont inséparables**".

16 - Conclusion ▲

A partir du moment où "***l'argent, machine à transformer le sacré en profane, (...) constitue un excellent moyen de servir Dieu***" (p. 146) explique **Jacques Attali** dans l'ouvrage cité ci-dessus ; à partir du moment où le Colonel House fut l'homme de paille des groupes bancaires qui inventèrent en 1913 une sorte de machine à fabriquer de l'argent à partir de rien - la FED - et que parallèlement le même homme encouragea la montée en puissance d'un sionisme qui sut utiliser ce "***moyen de servir Dieu***" pour le mettre au service d'une entreprise coloniale dissimulée sous le mythe d'un "***peuple élu***" retrouvant une "***terre promise***", cet homme fut aussi, indirectement, le bourreau des Palestiniens. **La montée en puissance de l'empire militaro-financier des Etats-Unis et le camp de concentration de Gaza sont les ultimes conséquences de la prise de pouvoir des grands financiers sur les Etats-Unis et le Colonel House en fut, dans l'ombre, le Deus ex-machina.**

Bibliographie

- *The intimate papers of Colonel House arranged as a narrative* by Charles Seymour, Boston, New York: Houghton Mifflin Co, 1926-1928 -
- *PHILIP DRU ADMINISTRATOR: A STORY OF TOMORROW*, 1912 (disponibles en libre accès dans le Projet Gutenberg.)
- Arthur Howden Smith, *The Real Colonel House*, Doran Company, New-York, 1918
- George Sylvester Viereck, *The Strangest Friendship In History, Woodrow Wilson and Col. House*, Liveright, NY, 1932 .
- Une biographie plus récente vient de paraître: Godfrey Hodgson, *Woodrow Wilson's Right Hand: The Life of Colonel Edward M. House* (Hardcover, 2006)
- Bien qu'il ne lui soit pas consacré dans sa totalité, l'ouvrage d'Eustace Mullins, *Secrets of the Federal Reserve, The London Connection*
- Jacques ATTALI, *Les Juifs, le Monde et l'Argent, Histoire économique du peuple juif*, Fayard 2002,
- S. Freud, W.C. Bullitt, Payot 2005 , *President T.W.Wilson, portrait psychologique* , (livre de poche). 3 février 2010

Avertissement : "Ed-Kuruchetra" a pour mission de diffuser des documents à caractère historique pour mettre en évidence les réalités du monde en synchronicité avec leur interprétation. Ce sont donc des informations qui vont à l'essentiel et hiérarchisent les connaissances en les rendant accessibles à toutes les intelligences. Car ce n'est pas le manque de bon sens qui fait le plus défaut en général, mais la confusion créée délibérément pour dominer sans réciprocité. Les enjeux qui en découlent concernent les fondements mêmes de nos existences. C'est une œuvre spirituelle sans religiosité et politique sans parti pris...



Ed. KURUCHETRA

ed.kuruchetra@yahoo.fr